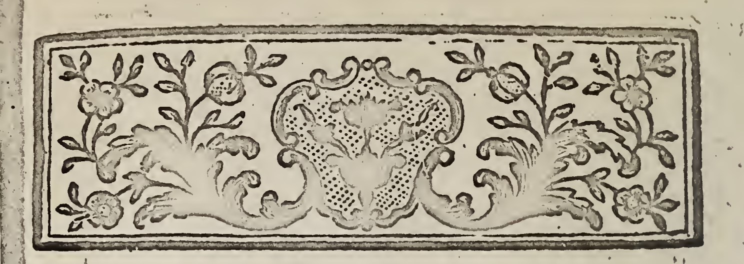
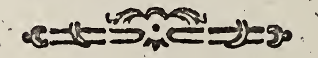

3 1761 03937 6207



BIBLIOTHEQUE *UNIVERSELLE* DES ROMANS.

HISTOIRE DES SÉVARAMBES,

PEUPLE qui habite une partie du troisième Continent, communément appellé Terre australe, *contenant une Relation du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion & du Langage de cette Nation, inconnue jusqu'à présent aux Peuples de l'Europe.*



LE plan de cet Ouvrage est vaste & bien conçu; l'Auteur, plein de cette espèce de maxime d'Horace, *utile dulci*, cherche à

inſtruire, intéreſſer & amuſer : il auroit atteint ce but, ſi ſon ſtyle avoit été moins lâche & moins languiſſant, s'il lui avoit donné plus de variété & de coloris, s'il ne s'étoit point appeſanti ſur de trop longs & de trop futiles détails, relativement aux Peuples dont il décrit les mœurs ; ſi ſes idées n'avoient point été ſouvent bizarres & ſes plans quelquefois d'une exécution impraticable. On doit encore lui reprocher d'être entré dans des diſcuſſions philoſophiques trop rebattues, qui aujourd'hui ne ſont plus des queſtions à réſoudre ; cependant, en ſe tranſportant à l'époque où il écrit (ce qui paroît être dans le ſiècle précédent, & ce que nous prions nos Lecteurs de ne pas perdre de vue) on s'étonne de le trouver ſi éclairé & ſi avancé dans la légiſlation & la philoſophie, & en même temps ſi téméraire à l'égard de la Religion ; peut-être ces Ecrivains, dont on doit à ce ſujet accuſer la hardieſſe, ont-ils été puiſer chez l'Auteur des Sévarambes, ces idées hétérodoxes qui leur ont donné une ſorte de célébrité; on le verra s'attacher à montrer combien le gouvernement & la légiſlation influent ſur les mœurs,

& même sur la constitution physique, & jusqu'à quel point il est important, en voulant éclairer, de laisser la liberté des opinions. Quelques tableaux de la religion des Peuples dont il fait l'histoire, ont laissé entrevoir une analogie trop frappante, & conséquemment condamnable, avec ce que nous avons de plus sacré : on a cru y reconnoître de coupables intentions; aussi l'Auteur a-t-il essuyé des chagrins qu'il méritoit; il sème sa marche pesante d'épisodes, qui, en ranimant l'attention du Lecteur, le disposent à revenir avec plus d'intérêt aux observations philologues.

Nous n'avons guère de renseignements sur cet Ecrivain. Les Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, nomment M. *Alletz*, qui, probablement, est le même que l'Auteur de l'*Histoire des Singes* & de plusieurs autres Ouvrages oubliés.

On sait que Platon parle d'un Continent, sous le nom d'*Atlantique*, peuplé de nations puissantes & éclairées. Thomas Morus & le Chancelier Bacon en parlent aussi. Christophe Colomb, à qui nous devons la plus grande peut-être des révolutions, ne tenta la dé-

couverte du Nouveau Monde, & ne fut long-temps le jouet des Cours d'Angleterre, d'Eſpagne & de Portugal, que parce qu'il croyoit à l'exiſtence de pluſieurs Contrées inconnues. Une foule de Voyageurs ont depuis ſucceſſivement prouvé, en effet, combien il y en avoit encore de nos jours : M. Bougainville, le célèbre Capitaine Cook, dont l'Europe a déploré la fin malheureuſe, nous ont appris que toute la terre n'étoit point connue; & ſans doute M. de la Pérouſe, qui, ſous les auſpices, & du propre mouvement de Louis le Bienfaiſant (1), parcourt dans ce moment les mers du Sud, ne fera, ſelon les apparences, qu'ajouter à leurs découvertes; ce grand Navigateur ſeroit-il aſſez heureux pour atteindre les contrées auſtrales? En attendant, nous allons expoſer l'hiſtoire de leur découverte & de leurs Peuples.

SIDEN, Flamand d'origine, étoit né avec un goût invincible pour les

(1) C'eſt le Roi, qui, en liſant les Voyages du Capitaine Cook, a conçu l'idée de faire entreprendre des Voyages qui étendiſſent les connoiſſances de la Géographie, & fiſſent mieux connoître les mers.

voyages ; cependant ſes parents, qui le deſtinoient à la robe, contrarièrent d'abord ſes inclinations; à quinze ans, ils le forcèrent, pour ainſi dire, d'entrer dans la carrière épineuſe du Droit; les progrès qu'il y fit, & les ſuccès qu'à ſa vingtième année il remporta au Barreau, ne purent l'y retenir. Son goût pour la vie libre & indépendante; ſon caractère loyal & vif l'entraînèrent loin du ſéjour ténébreux & oblique de la chicane; la mort inattendue de ſa mère le rendit libre; il alla d'abord en Italie, où il obtint du ſervice dans les armées; ſa bonne conduite lui mérita d'être envoyé, deux ans après, en Catalogne, avec un grade plus élevé; des arrangements de famille le ramenèrent dans ſa patrie; l'ordre qu'il mit à ſes affaires, lui fournit les moyens d'entreprendre de plus grands voyages. Il parcourut les provinces de la France, s'arrêta deux ans dans ſa capitale, vit enſuite toutes les Cours de l'Allemagne & celles du Nord.

Une occaſion pour les Indes Orientales, & l'eſpoir d'augmenter ſa fortune,

déterminèrent Siden à s'embarquer ſur le navire *le Dragon d'or*, du port de 600 tonneaux, armé de 32 pièces de canon, avec 400 hommes, tant matelots que paſſagers; la deſtination de ce vaiſſeau étoit pour Batavia, où un des amis du jeune homme, nommé Van-de-Nuits, & ſon compagnon de voyage, avoit une habitation. Ils levèrent l'ancre du Texel le 12 Avril 1655, avec un vent frais; ils cinglèrent à travers le canal entre la France & l'Angleterre, atteignirent bientôt les Canaries, où ils prirent des proviſions & doublèrent le Cap-Verd. En s'avançant ſur ces vaſtes mers, ils trouvèrent des monſtres marins dont la forme leur étoit inconnue, des poiſſons volants, qui s'élevoient dans les airs & traverſoient quelquefois leur vaiſſeau. Le ciel peu-à-peu, varia pour eux ſes aſpects, l'étoile du Nord, la petite & la grande Ourſe baiſſoient vers l'horizon; d'autres conſtellations diſparoiſſoient, & d'autres inconnues reparoiſſoient. Leur marche fut heureuſe juſqu'au ſecond degré de latitude, où le Ciel perdit

tout-à-coup ſa ſérénité ; le vent s'éleva, le tonnerre gronda, des éclairs ſillonnèrent les nues, & la mer agitée, en furie, battit & tourmenta horriblement le vaiſſeau ; bientôt les mâts, les vergues, les cordages & les voiles furent rompus & déchirés ; le fracas affreux des éléments, la pâleur & le morne ſilence des matelots, les cris perçants des paſſagers ébranlèrent le courage de Siden. Je me repentis, dit-il, d'avoir préféré, aux douceurs de la vie privée, aux charmes de la ſolitude, une vie errante & tumultueuſe qui alloit terminer ma carrière preſqu'au printemps de mes jours, loin de mes amis & de ma patrie ; cependant le vent baiſſa, mais ſans leur laiſſer la liberté de gouverner, & s'étant ſoutenu ainſi cinq à ſix jours, il les dirigea vers le Sud-Eſt. Après pluſieurs autres jours de brume, les étoiles parurent. Des obſervations firent juger qu'ils n'étoient pas éloignés de Batavia ; une nouvelle tempête les ayant accueillis, les porta dans des directions différentes, & réveilla toutes leurs alarmes. Au milieu de la

nuit, ils ſentirent le vaiſſeau ſe heurter avec force contre un banc, & y reſter attaché : alors ils ſe crurent perdus ; chaque vague, chaque coup de vent, ſembloient amener le moment où les flots alloient les engloutir; ils s'abandonnèrent entièrement à la miséricorde divine, & attendoient, en levant vers elle des mains ſuppliantes, l'inſtant prêt à terminer leur malheureux ſort, lorſque le jour leur fit reconnoître que ce banc de ſable tenoit à une terre, dont ils étoient peu éloignés; cette vue rouvrit les cœurs à la douce eſpérance. La mer continuant à ſe retirer, à meſure que le vent diminuoit, permit d'envoyer la chaloupe avec douze hommes, pour reconnoître le pays, & y choiſir un lieu où l'on pût débarquer & camper.

Ceux qu'ils avoient envoyés, rapportèrent que cette région paroiſſoit ſablonneuſe & aride, couverte ſeulement de buiſſons & d'arbriſſeaux ſauvages, qu'ils n'avoient apperçu aucun veſtige d'habitations, ni de ruiſſeaux, ni de rivières. Malgré une deſcription ſi peu attirante, il n'y avoit

point, dans leur ſituation, de contrée qui ne dût leur ſembler délicieuſe! ils ſe hâtèrent donc d'y deſcendre, & de chercher un lieu propre à s'établir.

Ils choiſirent un tertre, d'où, ſans être vus, ils pourroient obſerver le côté de la mer & des terres; pluſieurs jours furent employés à y tranſporter les proviſions, les effets; enſuite une partie s'occupa à élever des retranchements, afin d'être à couvert des invaſions ſoudaines; d'autres travaillèrent à amener les débris du vaiſſeau, qu'on jugea hors d'état de remettre en mer; ces matériaux ſervirent à conſtruire deux pinaſſes, pour aller à Batavia; on envoya auſſi pluſieurs détachements pour examiner le pays. Ceux qui s'avancèrent dans les terres, apportèrent un peu de bois, & quelques mûres ſauvages, agréables au goût; ceux qui côtoyèrent la rive, trouvèrent en abondance des huîtres & d'autres coquillages qui contribuèrent à économiſer les vivres dont on n'avoit guères que pour deux mois. Chaque jour les courſes s'étendoient, chaque jour elles procuroient des

découvertes importantes; ils trouvèrent des fontaines & une rivière, lorſque l'eau douce commençoit à manquer, & quelques oiſeaux dont la chair étoit nourriſſante; n'appercevant aucun veſtige d'hommes & de bêtes dangereuſes, ils ſe contentèrent d'élever une petite tranchée autour du camp, & de garnir de canons les endroits les plus foibles.

Dix-huit ou vingt jours après leur arrivée, la pinaſſe fut conſtruite; on la chargea de proviſions pour huit hommes, pendant ſix ſemaines; les matelots refuſant de ſe confier à une navigation ſi haſardeuſe, furent tirés au ſort; un vent de terre qui s'éleva, les fit auſſi-tôt mettre à la voile, & bientôt ils la perdirent de vue, en demandant au Ciel qu'il favoriſât leur voyage.

Alors tout l'équipage tint conſeil pour déterminer la forme de Gouvernement qui convenoit dans ces circonſtances. Après pluſieurs débats, il fut réſolu qu'on obſerveroit la diſcipline militaire ſous l'autorité d'un chef & de quelques autres Officiers

inférieurs, dont la réunion compoſeroit un conſeil ſouverain. L'aſſemblée tourna les yeux ſur Van-de-Nuits, & s'accordoit à l'élire pour chef: il n'accepta point cette dignité, alléguant ſon inexpérience dans le métier de la guerre & dans l'art ſi difficile de gouverner; mais comme il remarqua l'embarras de toute l'aſſemblée, il propoſa Siden, en rappellant qu'il avoit ſuivi les guerres d'Italie & de Catalogne, qu'il étoit inſtruit dans la Juriſprudence, & que ſes voyages dans toutes les parties de l'Europe lui avoient encore donné des lumières & de l'expérience pour remplir dignement des fonctions ſi importantes. Siden alloit auſſi refuſer, quand les acclamations unanimes le forcèrent au ſilence, & le contraignirent de céder au vœu général; le lendemain il convoqua l'aſſemblée, déſigna les Officiers qu'il ſe choiſiſſoit, & fit prêter ſerment d'obéiſſance à tous les membres.

Alors le Chef s'occupa des moyens d'acquérir une connoiſſance plus étendue du pays, de trouver un lieu plus commode pour camper, &

ſur-tout de ſe procurer des vivres : il ordonna à Maurice, Marin intelligent qu'il avoit nommé Amiral de la flotte, qui conſiſtoit en un çanot, une chaloupe & une pinaſſe, d'armer le canot & la chaloupe, de longer la droite du rivage, & d'envoyer le canot à la gauche : Moreton qui avoit été élevé au grade de Capitaine, eut ordre avec vingt hommes de côtoyer la mer en ſuivant le canot ; d'autres, au nombre de trente, commandés par un nomme Haës, s'avancèrent dans l'intérieur du pays ; Siden en prit quarante avec lui pour pénétrer d'un autre côté, tous ayant des munitions de guerre & de bouche pour trois jours.

Siden trouva dans l'eſpace de dix milles le terrein également ſablonneux, aride & ſans eau ; cependant cinq milles plus loin, la terre commença à devenir inégale, & à quelque diſtance il découvrit enfin un ruiſſeau d'eau douce; la joie fut encore augmentée en appercevant plus loin des touffes épaiſſes d'arbres verds : il fit alors ſignal à la chaloupe qu'il n'avoit point perdu

de vue, de l'approcher, d'entrer à la ſaveur de la marée dans le ruiſſeau : elle s'avança juſqu'aux arbres où tous campèrent pour la nuit ; du poiſſon, des huîtres & des coquillages firent leur ſouper ; Siden, en Chef vigilant, eut ſoin de poſer de bonnes gardes & de couvrir le feu ſous des branches d'arbres ; le lendemain matin, il renvoya trois hommes au camp annoncer le fruit de leurs recherches & le deſſein de les étendre plus loin.

Ils s'avancèrent en effet de l'autre côté du ruiſſeau, où ils remarquèrent que le pays devenoit plus montagneux. Après pluſieurs milles de marche, ils découvrirent du ſommet d'une montagne un bois de haute-futaie : cette vue ranima de nouveau les eſpérances : elle rappelloit à des malheureux des ſenſations & des idées chères à leur cœur ; tous doublèrent le pas pour y arriver ; en moins de deux heures ils eurent le plaiſir de jouir de ſon ombrage ; cependant Siden ſerra davantage ſes gens, & doubla l'avant-garde, afin de mieux réſiſter aux attaques imprévues des hommes

& des animaux. Après trois milles de marche, ce détachement découvrit la mer qui s'avançoit dans les terres & y formoit un golphe ; ses bords étoient couverts d'huîtres & de coquillages, plus loin d'un vallon ombragé d'arbres touffus, se fit entendre le murmure d'un ruisseau ; dans le même temps plusieurs de leurs gens qui avoient été envoyés d'un autre côté, annoncèrent qu'ils avoient rencontré une troupe de cerfs & qu'ils en avoient tué deux. L'agrément de ce lieu & les ressources qu'il offroit, décidèrent Siden à y faire transporter le camp, il retourna à cet effet à l'ancien : ceux qu'il avoit envoyés dans les autres parties du pays, n'ayant pas été aussi heureux, le confirmèrent encore dans sa première idée : ils avoient trouvé par-tout le terrein stérile, une grande rivière dont l'eau étoit saumâtre, des crocodiles qui faillirent les dévorer, & diverses espèces de bêtes féroces. La proposition de changer leur demeure fut acceptée unanimement. Aussi-tôt on fit conduire le canon & les bagages sur la flotille, & une partie de la

troupe alla par terre. A leur arrivée, ils conſtruiſirent le long du ruiſſeau des huttes, les prolongèrent juſques à la mer; la pêche & la chaſſe purent alors ſuffire à leur exiſtence & les tranquilliſer ſur l'avenir; une Iſle voiſine leur fournit encore des tortues; ils trouvèrent du ſel pour leurs proviſions dans les fentes des rochers où le ſoleil avoit évaporé l'eau; il leur reſtoit quelques tonneaux de pois & de légumes; jugeant que la ſaiſon peu avancée leur permettoit de riſquer de les ſemer, ils défrichèrent le terrein en y brûlant les bois & les racines, en y traçant des ſillons: ces ſemences vinrent à ſouhait, & encouragèrent à étendre les défrichements.

Des diſſentions domeſtiques vinrent bientôt altérer la tranquillité qu'ils commençoient à gouter. J'ai oublié de remarquer qu'ils avoient ſoixante & quatorze femmes: pluſieurs étoient avec leurs maris, d'autres s'étoient embarquées dans l'eſpoir de trouver un meilleur ſort ſous un ciel étranger; la plupart avoient été priſes dans les lieux de débauche. Une diſ-

cipline sévère ne put prévenir leurs liaisons licencieuses : une d'elles qui en entretenoit avec deux jeunes gens, refusa d'en recevoir un pendant la nuit: il soupçonna qu'il avoit un rival, il l'épia & le surprit dans les bras de sa maîtresse ; livré à toute la fureur de la jalousie, il les perça de son épée, & sans se donner le temps de la retirer, il s'enfuit ; on accourut aux cris: les deux amants furent trouvés nageant dans leur sang ; les questions ne purent instruire de l'auteur de l'attentat, le jeune homme l'ignoroit, & la femme eut la générosité de se taire. Afin de le découvrir, on ordonna à tout le monde de se mettre sous les armes ; on demanda à celui qui n'avoit point d'épée, ce qu'il en avoit fait, il répondit qu'il l'avoit prêtée à un de ses camarades dont il ignoroit le nom, qui étoit parti le matin sur la chaloupe ; il reconnut bien celle qu'on lui présenta pour être la sienne, & persévéra à dire que sans doute elle lui avoit été demandée dans l'intention de mieux cacher le crime qu'on méditoit. Siden ordonna de tenir ce

jeune homme en priſon juſqu'au retour de la chaloupe; mais ſur ces entrefaites, un de ceux qui avoient été ramaſſer des tortues dans une Iſle voiſine, s'étant amuſé à nager, fut dévoré par un requin; le jeune homme inſtruit de cet événement, ſoutint que c'étoit celui qui avoit emprunté ſon épée; ne pouvant être convaincu, malgré de ſi fortes préventions, il fut mis en liberté quelque temps après.

Cet événement fit penſer à prendre des meſures pour prévenir de ſi funeſtes déſordres. Le nombre des femmes étoit beaucoup inférieur à celui des hommes; car ceux-ci étoient environ trois cents: afin donc de concilier cette diſpoſition, on décida que chaque principal Officier auroit une femme, qu'il la choiſiroit ſelon ſon grade, & on diſtribua les autres en diverſes claſſes ſelon le rang des perſonnes; ainſi les Officiers inférieurs purent habiter avec une femme deux nuits de chaque ſemaine, les gens du commun eurent ſeulement une nuit. Quatre d'entre elles qui avoient leurs maris à Batavia, refusèrent d'adopter ces arrangements : elles furent ſépa-

rées des autres ; mais ne recevant point de nouvelles de Batavia, & ennuyées de leur ſolitude, elles ſe relâchèrent bientôt de leur auſtérité. Si des religions & la politique ont cru la pluralité des femmes néceſſaire, l'expérience apprit ici que la p[illegible]té des hommes étoit contre le vœu de la Nature ; car peu de celles qui avoient pluſieurs maris, devinrent enceintes.

Les chaſſes fréquentes avoient éloigné les cerfs qui faiſoient leur principale nourriture : Maurice fut chargé d'aller au-delà de la Baie examiner ſi le pays y étoit favorable ; ceux qu'il emmena y trouvèrent des troupes de bêtes fauves dont ils tuèrent pluſieurs, & des eſpèces de cochons plus gros que ceux de l'Europe. Maurice vit que cette contrée étoit une Iſle : à ſon retour il propoſa d'aller reconnoître la terre qu'il avoit apperçue au-delà : on conſentit facilement par la confiance qu'on avoit dans ſon zèle & ſes talents ; il arma la pinaſſe, & prit des vivres pour huit jours. En attendant ſon retour, la première récolte des pois ſe fit : elle produiſit cent pour un ; la

ſeconde ne promettoit pas moins, mais le temps fixé pour le retour de Maurice, arriva ſans qu'il reparût. Les inquiétudes augmentèrent de jour en jour, & elles furent d'autant plus grandes, qu'il n'y avoit point eu d'orage depuis ſon départ; l'activité & l'habileté de ce marin rendoient ſa perte irréparable. Privée de la pinaſſe, la Colonie ne pouvoit plus traverſer la Baie pour aller aux Iſles chercher du gibier & des tortues.

Depuis quinze jours, ils étoient agités de ces décourageantes réflexions, lorſqu'ils virent la pinaſſe s'avancer accompagnée de deux autres vaiſſeaux. Cette apparition dont on ne pouvoit ſoupçonner la cauſe, jetta la conſternation dans le camp : tous coururent aux armes, on prépara les canons, on envoya vers le rivage obſerver les mouvements de la flotte, & s'oppoſer à ſa deſcente; bientôt elle fut à la portée du mouſquet; alors elle jetta l'ancre, tandis que la pinaſſe s'approcha juſqu'à la portée de la voix; Maurice parut : il exhorta ſes camarades à ne rien craindre, & à lui en-

voyer le canot avec trois hommes ſeulement, ce qu'ils firent après quelques délibérations; il y deſcendit avec un de ſes gens, & un grand homme vêtu d'une longue robe flottante & portant un drapeau blanc; dès qu'ils furent à terre, Maurice dit que cet homme étoit envoyé de la part du Gouverneur d'une Ville ſituée à ſoixante milles au-deſſus de la Baie, où il avoit reçu l'accueil le plus favorable; en même temps, cet envoyé s'avançant vers Siden, & levant la main droite vers le Ciel, lui dit en Hollandois: *Le Dieu éternel vous béniſſe! le Soleil ſon grand miniſtre, & notre Roi glorieux, luiſe doucement ſur vous! & cette terre notre Patrie vous ſoit heureuſe & fortunée!* Siden s'approcha en le ſaluant reſpectueuſement; comme on lui dit que Siden étoit le Général, il lui tendit la main, le baiſa, & lui dit en allant vers le camp: Etranger, je connois vos malheurs, je viens ſur la foi de votre mérite & de vos vertus: me commettre à vous avec la confiance que vous aurez en moi lorſque celui que nous vous ramenons,

vous aura inſtruit de ce qu'il a vu; vous l'écouterez plus librement pendant que je prendrai un peu de repos. Siden ne répondit que par une profonde révérence, & le laiſſant ſeul dans ſa hutte, il alla à celle de Van-de-Nuits, où Maurice l'attendoit pour raconter ce qui lui étoit arrivé.

Le vent ſous lequel ce marin avoit mis à la voile, l'avoit dirigé dans la Baie juſqu'à l'embouchure d'une rivière où il avoit mouillé; le lendemain il profita de la marée pour la remonter; ſon lit lui parut d'abord ſe rétrécir; mais bientôt il le vit s'étendre en lac ſpacieux dont on pouvoit à peine diſtinguer les bords; il étoit ſemé d'Iſles ombragées d'arbres touffus & élevés. Ce coup-d'œil riant lui fit ſuſpendre ſa marche; il jetta l'ancre au milieu d'elles avec le deſſein de les viſiter le lendemain. Le ramage des oiſeaux & le parfum des fleurs augmentèrent ſon impatience, & le jour lui parut plus tardif; mais quel fut ſon étonnement, lorſque les premiers rayons du ſoleil lui firent diſtinguer une flotte qui l'environnoit: lui & ſes gens

coururent d'abord aux armes, décidés à perdre la vie. Des chaloupes les ſerrèrent de plus près, & s'avancèrent jusqu'à la portée du mouſquet : une d'elles ſortit de la ligne ; Maurice vit un homme tenant un drapeau, & par ſes ſignes paroiſſant annoncer qu'il apportoit la paix : dès qu'il put être entendu, il ſalua Maurice, & lui dit en langue Eſpagnole, de ſe raſſurer, qu'il étoit chez une Nation humaine & bienfaiſante, qu'il venoit lui-même s'offrir pour ôtage : d'après ce début, Maurice conſentit à le recevoir ſur ſon bord avec un ſeul homme de ſa ſuite, & s'adreſſant à celui qu'il reconnut pour être le Commandant, il lui demanda quelle étoit ſa Patrie, & comment il avoit pu arriver dans ces contrées ſur un ſi petit bâtiment ? Maurice répondit qu'il étoit Hollandois, que ſon vaiſſeau ayant été briſé ſur les côtes, ils avoient conſtruit celui-ci de ſes débris ; après que cet étranger lui eut dit en langue Hollandoiſe, l'intérêt qu'il prenoit à ſes déſaſtres, il ajouta : Je ſais que vous habitez parmi des Nations civiliſées & éclairées ; mais celles où

la

la fortune vous a conduits, ne leur cède en rien, & bientôt une heureuſe expérience vous montrera combien ſur-tout les loix de l'hoſpitalité y ſont ſaintement obſervées; il lui apprit que cette heureuſe région s'appelloit Sporounde, dépendante d'une autre Nation ſituée au-delà des Monts nommés Savarambes, que la Ville où il alloit les mener n'étoit éloignée que de douze ou quatorze milles; Maurice étoit trop inférieur en forces pour tenter de réſiſter; d'ailleurs celui qui parloit, montroit tant de franchiſe & de candeur, qu'il préféra de le ſuivre de bonne grace, abandonnant ſa deſtinée à la Providence; Maurice lui fit croire qu'ils étoient les ſeuls qui euſſent échappé au naufrage, ſe réſervant de s'expliquer avec ſincérité, lorſqu'il auroit plus d'aſſurance en ſes promeſſes; cet homme commanda à ſa chaloupe d'approcher, & fit ſervir à Maurice & à ſon équipage du pain, du vin, des dattes, des figues, des raiſins & divers autres fruits.

Pendant qu'ils mangeoient, une autre chaloupe remorqua leur bâtiment

& les fit en peu d'heures sortir du Lac, & rentrer dans une rivière revêtue de quais. Bientôt ils virent la ville de Sporounde; un bateau qui étoit meilleur voilier, avoit annoncé leur arrivée; & le peuple étoit accouru en foule les voir; à leur descente, on les présenta aux principaux Magistrats, dont l'accueil gracieux ranima leur confiance; ils traversèrent plusieurs rues vastes, alignées & bordées d'édifices uniformes; ils entrèrent dans une maison spacieuse, entourée dans l'intérieur, de galeries à la manière de nos cloîtres, & ayant au centre un parterre en compartiments de gazon; on les fit traverser plusieurs salles: dans l'une étoit une table servie splendidement de mets approchant de la manière Européenne; leur conducteur les invita à s'asseoir, & fit les honneurs avec autant d'empressement que d'aisance. Après le repas, ils furent conduits pour passer la nuit dans des chambres où les lits étoient sur des tréteaux de fer, & où, le lendemain, on leur apporta du linge & des habits tissus de laine & de coton; on les prévint qu'ils

alloient être présentés au Gouverneur; les rues qui mènent à son palais, sont également larges & les maisons régulières; une place vaste le précède; des statues de bronze sont à l'entrée; les salles sont ornées de sculptures & de peintures; lorsqu'ils furent admis à l'audience, le Gouverneur étoit sur un trône, entouré de ses Conseillers; il se leva, leur tendit la main qu'ils baisèrent; il leur fit dire par l'Interprete qu'il se félicitoit de pouvoir exercer l'hospitalité envers eux, & qu'il avoit donné des ordres afin de pourvoir à leurs besoins, en attendant leur départ pour Sévarende capitale des Sévarambes; ensuite on leur permit de visiter la Ville, qu'ils trouvèrent encore au-dessus de l'idée qu'ils s'en étoient formée; le soir, on leur présenta de jeunes femmes d'une beauté ravissante, vêtues légèrement de toiles peintes; leurs cheveux noirs tomboient à grandes tresses sur leurs épaules; le conducteur, observant leur surprise, leur dit : Ces femmes que vous voyez sans voiles, sont esclaves : elles vous sont destinées pendant le séjour que vous

ferez ici ; notre Législateur a défendu de regarder comme une chose criminelle ce besoin qui rapproche les deux sexes, & qui leur fait du plus important des devoirs, le plus doux des plaisirs : il ne voit de criminel dans l'amour que ses excès, & nous devons à son usage modéré, d'être exempts de ces crimes qui si souvent ont souillé & troublé vos contrées ; il s'étendit sur le droit qu'ils avoient de faire usage de ces esclaves : mais le feu de leurs regards les persuadoit bien plus éloquemment que sa longue harangue.

Rassuré par tant de témoignages de bienveillance, Maurice crut devoir avouer qu'ils avoient d'autres compagnons de naufrage, & indiquer le lieu où ils étoient : le Gouverneur aussi-tôt fit équiper cette flotte pour les y recevoir & les conduire à Sporounde.

Pleins d'étonnement & de joie de ce que Maurice venoit de leur raconter, ils ne balancèrent pas à s'embarquer ; les préparatifs furent promptement faits, & ils mirent à la voile ; le Gouverneur les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Siden

eut ſur-tout à le louer perſonnellement de ſes déférences.

Auſſi-tôt ils changèrent la diſtribution de leurs femmes & les laiſsèrent libres de leur choix ; quelques jours après, on les conduiſit au Temple pour aſſiſter à la ſolemnité du mariage, cérémonie qui ſe renouvelloit quatre fois l'année ; ils trouvèrent les jeunes gens couronnés de feuilles vertes & les filles de fleurs ; un inſtant après leur arrivée, un rideau qu'on tira, leur laiſſa voir un autel riche, chargé de guirlandes ; au-deſſus s'étendoit un grand voile noir, pour repréſenter le grand Etre dont la nature eſt impénétrable aux humains ; à côté, un globe de cryſtal qui répandoit ſa lumière, déſignoit le Soleil, divinité ſecondaire de ces peuples, & ſur l'autre bout s'élevoit une ſtatue coloſſale ayant pluſieurs mamelles, dont elle alaitoit un grand nombre d'enfants ; c'étoit le ſymbole de la Patrie : ils virent les Prêtres, après avoir rendu leurs hommages à l'Eternel & au Soleil, s'incliner devant elle ; les filles choiſirent leurs époux ; celles qui furent refuſées,

ayant abattu leur voile, furent recon-duites dans un charriot couvert; en-ſuite des Prêtres portèrent le feu de l'Autel au milieu du Temple: les nou-veaux époux ſe placèrent autour, & mêlant deux à deux leurs parfums, ils prirent le grand Etre, le Soleil & la Patrie à témoins de leurs ſerments.

Cette cérémonie fut préludée & ter-minée par des chants & un concert d'inſtruments plus mélodieux que ce qu'ils avoient jamais entendu en Eu-rope; on les fit aſſiſter au banquet nuptial, dont la magnificence répondit à la ſolemnité; ils virent auſſi dans un vaſte amphithéatre des jeunes gens s'exercer à la lutte & à pluſieurs exer-cices de force & d'adreſſe, & des femmes montrer une gaieté ſans diſ-ſolution, ce qui ſembloit caractê-riſer les mœurs de leurs hôtes; le len-demain, ils allèrent encore au Temple. Bientôt s'avancèrent les nouveaux époux au bruit d'une muſique vive & bruyante; ils portoient de longs ra-meaux verds où étoient appendues leurs couronnes enlacées de la guirlande de leur épouſe: rangés enſuite autour

de la ſtatue, tous la chargèrent de ces trophées, & les lui conſacrèrent comme un gage de leur reconnoiſſance & de leur dévouement au ſalut de la patrie.

Nos voyageurs partirent peu de jours après pour le pays des Sévarambes, remontèrent d'abord la rivière, & après trente milles de navigation, ils arrivèrent, au déclin du jour, à une petite Ville bâtie comme celle de Sporounde, & ſituée auſſi agréablement. Le lendemain, ils furent témoins de la punition de pluſieurs criminels, & jugèrent par la nature de leurs peines de la douceur de cette Nation; ſix hommes furent condamnés pour crime de meurtre, aux travaux publics, & à recevoir de tous les autres le fouet. Des femmes coupables du crime d'adultère, furent ſoumiſes à une auſſi longue punition que l'ordonnèrent leurs maris. Des filles qui s'étoient laiſſées ſurprendre avant le temps de leur mariage, eurent trois ans de punition; leurs ſéducteurs ſubirent le même châtiment; ils devoient enſuite les épouſer.

Une des femmes les frappa par la

nobleſſe de ſon port, la régularité de ſes traits & l'éclat de ſon teint ; ſes pleurs inondoient ſes joues colorées ; ſes ſanglots ſoulevoient & agitoient ſa gorge plus blanche que l'albâtre ; à la vue du bourreau, dont la main armée d'un fouet alloit flétrir & mutiler tant d'appas, tous les cœurs ſe ſerrent ; il lève le bras : une voix s'écrie : arrête, arrête ; un homme s'étoit élancé de la foule : il ſe dit le mari de la coupable, demande à l'entretenir avant l'exécution : l'Officier commande alors au bourreau de ſe retirer, & le mari parla ainſi : « Vous ſavez, Ulisbe, qu'avant votre hyménée, je brûlai pendant trois ans pour vous des feux les plus purs, que nos nœuds, loin de les éteindre, n'ont fait que les ranimer, que chaque jour a vu naître de nouvelles preuves de ma tendreſſe, que mes moments heureux ſe ſont comptés par ceux où je croyois avoir le bonheur de vous plaire : vous nourriſſiez vous-même ces doux ſentiments par des careſſes toujours renouvellées, par des tranſports toujours plus brûlants, & lorſqu'ils ſe

multiplioient le plus, que vous y mêliez les ſerments les plus ſacrés, mes yeux vous ont vu infidelle; mais je dois le publier, vous m'aviez cru coupable quand vous m'avez outragé. Flanibas, le perfide Flanibas vous a réduite au crime, en vous perſuadant que j'avois ſouillé ſa couche. Depuis deux heures ſeulement, je le ſais l'auteur de mes malheurs & de votre honte, & en vous revoyant moins criminelle, je me ſens bien plus votre époux & votre amant. Hélas, il n'eſt plus en mon pouvoir de vous arracher tout-à-fait à la rigueur de nos loix, mais je puis les partager. Il ſe découvre en même temps & demande à être frappé au lieu de ſon épouſe (car la loi permettoit aux hommes d'exempter ainſi les femmes de leur punition.) Arrête, trop généreux Bramiſtas, s'écrie l'épouſe en ſanglotant! laiſſe ſubir à l'infidelle Ulisbe ſon ſupplice: elle n'eſt plus digne de tes regards, pas même de ta pitié: ſon ſang ſeul peut laver ma honte: que dis-je? quand il aura coulé, ta malheureuſe femme ne ſera point encore purifiée; couverte pour toujours de l'op-

probre, elle ne doit vivre que de remords & de larmes. Sa parole, à ſes mots expire, elle tombe ſans connoiſſance, & on l'emporte au milieu de l'aſſemblée attendrie & fondante en larmes.

Siden & ſes compagnons continuèrent leur route, & à la première Ville, ils quittèrent la rivière pour aller par terre ſur des charriots à travers ces pays; ils traverſèrent des cités & des hameaux, en s'élevant inſenſiblement vers de hautes montagnes qui terminoient l'horizon; arrivés au pied de ces montagnes, ils ſuivirent un chemin profond creuſé dans les rochers, dont ils admirèrent les travaux immenſes & l'induſtrie : plus loin ils le virent ſe prolonger ſous une montagne où on les conduiſit avec des torches l'eſpace de plus de trois milles; au ſortir de cet antre, ils trouvèrent des traîneaux qui les aidèrent à gliſſer en montant ſur des rochers dont la pente étoit preſque perpendiculaire; des machines placées au haut de la montagne, tiroient ces traîneaux, & en faiſoient en même temps deſcendre d'autres; de la hauteur ils purent con-

templer les vaſtes & riches contrées des Sévarambes, & ils deſcendirent par le même méchaniſme qui les avoit fait monter.

Toutes les villes par où ils paſsèrent, les accueillirent avec les mêmes égards & le même empreſſement; on leur donna des fêtes & des ſpectacles, on fit de grandes chaſſes d'animaux inconnus à l'Europe; & plus ils approchoient de la capitale de l'Empire, plus l'aiſance, le goût des Arts ſe faiſoient ſentir.

Ils rencontrèrent ſur les bords d'un fleuve, une armée qui y étoit campée, & composée d'environ douze mille ames: ce qui les étonna le plus, fut d'y voir des femmes enrégimentées, former près du tiers, faire les évolutions militaires, & voltiger ſur un cheval, avec autant de préciſion que les hommes; elles ne leur cédoient ni dans l'adreſſe de tirer le mouſquet ou le piſtolet, de lancer le javelot ou le trait: comme eux, elles ſavoient franchir avec agilité un foſſé, attaquer avec hardieſſe un retranchement, emporter une redoute, eſcalader un mur;

leur taille riche & svelte, leurs traits nobles & proportionnés, acquéroient un nouvel éclat sous leur armure guerriere; un juste qui prenoit toutes les formes du corps, les laissoit toujours libres dans leurs mouvements. O Européennes, qui pour vous embellir, vous tourmentez par des entraves, vous enveloppez d'étoffes roides ou volumineuses, donnez à vos cheveux les formes les plus bizarres, masquez les traits de la Nature sous des couleurs qui flétrissemt les vôtres, que n'êtes-vous parmi ces guerrières pour apprendre à si peu de frais l'art d'emprunter de nouvelles graces, d'ajouter de nouveaux charmes à la beauté, de la prolonger & de la conserver! que n'êtes-vous parmi elles pour apprendre dans leurs exercices à vous garantir de ces maux, de ces infirmités & de ces langueurs vaporeuses qui vous obsèdent dans ces riches réduits si étroits, si clos, si chauds!

Siden remarqua qu'ayant l'usage des armes à feu, ils avoient cependant conservé celui des flèches: elles nous servent, lui dirent-ils, sur-tout

contre la cavalerie ; les chevaux, irrités par leurs bleſſures, jettent bientôt le déſordre dans leurs rangs, & on peut en lancer pluſieurs pendant qu'on charge & qu'on tire un coup de mouſquet. Les Régiments des femmes étoient ſéparés de ceux des hommes : leurs communications étoient défendues ſous des peines très-graves ; Siden vit trois jeunes gens qui avoient été ſurpris parmi elles, ils avoient la tête nue & les mains liées : on les conduiſit ainſi entre deux haies de filles, pour y paſſer par les verges ; pluſieurs d'elles, en les frappant, déceloient l'indignation contre ces violateurs de leurs enceintes : mais la main de la plupart, affoiblies par la pitié, ne laiſſoit tomber qu'avec regret leur verge meurtrière.

Là on les embarqua ſur un fleuve qui conduit à Sévarende, capitale de l'Empire ; le bruit de leur arrivée les avoit devancés : le peuple accourut en foule à leur débarquement ; on les fit entrer dans une maiſon ſpacieuſe & commode.

Des Officiers du Vice Roi du Soleil, (c'eſt le titre du Souverain) vinrent

en ſon nom les féliciter; quelques jours après, ils furent admis à ſon audience.

Le palais du Soleil, lieu de ſa réſidence, eſt ſitué ſur une place ſpacieuſe; il a cinq cents pas géométriques de front, & deux mille de circuit : on y entre par douze portes. La principale cour eſt entourée de riches portiques, & le portail eſt décoré de deux cents quarante colonnes de bronze ou de marbre; l'extérieur du palais eſt auſſi revêtu de marbre d'un poli éclatant. Les ſalles étaloient tout ce qu'offrit jamais le luxe oriental : on y brûloit les parfums les plus ſuaves, & on y entendoit les inſtruments les plus harmonieux; après les avoir parcourues, ils apperçurent dans le lointain le Souverain élevé ſur un trône d'ivoire; ſa robe éclatante étoit d'un tiſſu d'or; ſon front étoit ceint d'une gloire étincelante, compoſée des plus riches pierreries; trente-ſix ſénateurs, vêtus de pourpre, avec des écharpes d'or, ſiégeoient autour du trône; d'autres Officiers diſtingués par la diverſité de leurs ornements, formoient plus loin une vaſte enceinte.

Etrangers, leur dit le Monarque, après qu'ils se furent prosternés à la manière du pays, nos contrées fertilisées par l'astre à qui nous adressons nos vœux vous offrent un air toujours pur, des eaux toujours salutaires, des fruits toujours savoureux & nourrissants. Puissent ces biens vous rendre heureux & vous consoler de votre terre natale! Puissions-nous à jamais nous applaudir de vous avoir admis au nombre des enfants du Soleil & de nos frères!

Siden & ses compagnons répondirent à cette courte, mais expressive harangue, par les démonstrations du respect & de la reconnoissance; ensuite ils furent ramenés à leur demeure; plusieurs jours furent encore consacrés à visiter les innombrables établissements & les chefs-d'œuvres qui embellissent cette capitale; après ce temps, Sermondas qui les avoit accompagnés depuis Sporounde, & leur servoit de conducteur & d'interprète, leur dit: Enfants du Soleil, car vous avez maintenant droit à ce glorieux titre, l'oisiveté est bannie de ce vaste Empire: notre Législateur l'a regardée

comme la ſource des maux qui troublent & corrompent les hommes, & il nous a fait du travail le plus important de ſes préceptes; que chacun de vous choiſiſſe dans nos atteliers ou dans nos champs ce à quoi il eſt le plus propre : vous y ſerez occupés & non fatigués. Pour vous, ajouta-t-il, en s'adreſſant à Siden, qui avez été élu leur chef, vous le ſerez encore ici, & vous y aurez le rang qu'ont les Oſmantes ou chefs d'Oſmaſie. Tant que je ſerai auprès de vous, je continuerai avec le même zèle à vous inſtruire de nos mœurs, de notre culte & de nos loix ; mais je dois ſur-tout vous faire connoître le grand Légiſlateur qui a élevé les principaux monuments qui ſont votre admiration, qui a établi ce culte ſi ſage & en même temps ſi impoſant, ces loix ſi douces & auxquelles nous devons notre bonheur.

HISTOIRE de Sévarias, Légiſlateur des Sévarambes, premier Vice-Roi du Soleil.

SÉVARIAS étoit Perſan d'origine, deſcendant des Parris, familles

anciennes de la Perse, & qui, dans les différentes révolutions, malgré les conquêtes des Tartares, les efforts & les précautions du Mahométisme, sont demeurés attachés à leurs mœurs & au culte du Soleil. Ce fut près du Golfe Persique où Sévarias reçut le jour, l'an 1395; son père, nommé Alestan, grand-Prêtre du Soleil, savant dans les Sciences si anciennes parmi les Parris, & sur-tout dans l'astronomie, soigna d'autant plus son éducation, qu'il annonça de bonne heure ses heureuses dispositions; il le confia à l'esclave Giovanni, Vénitien d'origine, & Chrétien de religion; cet esclave, instruit dans les Lettres cultivées en Europe, fit faire à son élève des progrès rapides: dès seize ans il savoit la langue Italienne, entendoit la Latine & la Grecque, & déjà étoit nourri des Ecrivains qui ont immortalisé ces langues; à une physionomie douce & majestueuse, il joignoit une taille haute & bien proportionnée, de grandes facilités pour les exercices du corps, où il excella bientôt; ces brillantes qualités le rendirent l'objet

de l'amour de ses parents, de l'espérance des Parris, & de l'envie de leurs ennemis.

Un jour Aleſtan chaſſant dans une forêt avec ſon fils & les gens de ſa ſuite, fut attaqué par un puiſſant Seigneur, ſon ennemi ſecret ; il alloit ſuccomber, lorſqu'un autre Parris étant venu par haſard auſſi chaſſer, accourut à ſon ſecours ; le jeune Sévarias fit des prodiges de valeur ; ayant pouſſé ſon cheval au milieu de la mêlée, il atteignit le chef, & le tua ; les aſſaſſins frappés d'épouvante, prirent la fuite ; Aleſtan ſentit toutes les ſuites de cette victoire : il ſavoit combien la famille de ſon ennemi étoit puiſſante dans la Perſe & à la cour du Sophi, combien d'ailleurs les Parris y étoient haïs : il ne douta point que cette circonſtance ne réveillât contre eux les anciennes perſécutions, & qu'il n'en fût la première victime ; il appella Giovanni, & lui parla ainſi » Giovanni, vous ſavez quelle affection j'ai toujours eue pour vous ; vous avez été avec moi non comme moi

esclave, mon serviteur, mais comme mon ami, le dépositaire de ce que j'avois de plus secret; je ne m'en suis point repenti; fidèle Giovanni, mon fils vous doit ses progrès dans la vertu & dans les sciences; mais vous n'aurez rien fait pour cette jeune plante, si, lorsqu'elle commence à porter des fruits & à remplir notre espérance, vous ne la sauvez du danger qui la menace: je vous la remets entre les mains comme un dépôt sacré dont vous me devrez compte, ou plutôt à l'Eternel; fuyez ces lieux infortunés, où l'injustice opprime l'innocence, & menez mon fils dans tous les pays de l'Asie & de l'Europe, où vous pourrez vivre en sûreté, & jouir du commerce des gens éclairés & vertueux. Pour moi, après avoir mis ordre à mes affaires les plus importantes, je me déroberai à la vengeance de mes ennemis, & j'attendrai, en vivant inconnu, que mes amis & les circonstances m'aient facilité les moyens de reparoître ».

Sévarias se sépara non sans peine du meilleur des pères, & Alestan n'osa se

montrer que trois ans après; ſon fils avoit pendant ce temps, traverſé les Etats du Grand-Seigneur, s'étoit embarqué pour l'Italie; mais ayant été pris par des Corſaires, il fut ſéparé de Giovanni qu'on ramena en Aſie; & Sévarias fut conduit à Naples : ſon mérite l'y fit bientôt remarquer; un grand l'acheta pour le mettre auprès d'un de ſes parents : il y ſoutint cette idée avantageuſe, & après des perſécutions que la paſſion d'une femme, tournée en haine implacable lui fit éprouver, il obtint ſa liberté avec de grandes récompenſes; il vint à Veniſe, & parcourut toute l'Italie, cherchant inutilement ſon cher Giovanni, repaſſa à la cour du Sultan, eſpérant en apprendre des nouvelles par les amis qu'il y avoit laiſſés: il ſut enfin qu'il étoit eſclave en Egypte : auſſi-tôt il partit pour rompre ſes fers, & dans l'eſpoir de le ramener en Perſe; il eut le bonheur de réuſſir; mais ayant ſu la mort de ſon père, il ſe décida, après des arrangements d'affaires, à continuer ſes voyages, à parcourir les antiques contrées que baignent le Gange

& l'Indus, à s'avancer jusqu'aux isles du Japon; & à pénétrer enfin dans le vaste Empire de la Chine.

Ses voyages furent longs & heureux. A son retour, il fut non-seulement rétabli dans tous ses biens, mais encore élevé à la dignité de grand Prêtre du Soleil, héréditaire dans sa famille; ses lumières & ses vertus répandirent un nouveau lustre sur sa dignité; il devint l'objet de l'admiration & du respect même des ennemis de son culte, & on venoit de toutes parts s'éclairer de ses lumières, le consulter sur les affaires les plus difficiles, & le prendre pour arbitre des différends.

Le Commandant d'un navire & un Négociant s'adressèrent un jour à lui, le dernier se plaignant que les denrées qu'il avoit confiées au Commandant pour échanger dans les Indes, ne lui eussent pas rendu ce qu'il devoit en attendre, parce que le voyage n'avoit pas été effectué: le marin s'en excusoit sur ce que la tempête l'avoit jetté dans les mers du Sud, chez des Nations inconnues, d'où n'ayant pu

repartir que plus de huit mois après, il avoit consommé une partie de la cargaison pour exister & se pourvoir de provisions. Ces particularités excitèrent l'attention de Sévarias : il fit au marin plusieurs questions relatives à ces pays inconnus & aux Peuples qui les habitent. La taille des hommes & des femmes, lui dit-il, est prodigieuse, & cependant elle est bien proportionnée, leur caractère est doux & bienfaisant, leurs mœurs sont simples & pures : ils habitent sous des huttes & des cabanes, sont presque nuds ; les femmes y sont sur-tout belles, & n'ont point besoin du secours de l'art pour ajouter à leurs charmes ; ces Peuples n'emploient à la guerre & à la chasse, que le javelot & les fleches dont ils se servent avec une dextérité admirable ; leur climat est beau & salutaire, la terre est fertile & infiniment variée dans ses productions ; avec peu de besoins & tant de moyens de les satisfaire, ils seroient heureux, s'ils n'avoient pour voisins d'autres Peuples inquiets & belliqueux, que des querelles de religion relatives

au culte du Soleil, ont encore rendus plus ennemis.

Ce tableau attesté des marins, compagnons du Capitaine, enflamma la curiosité de Sévarias; déjà il entrevoit la possibilité d'une révolution : aussi-tôt il forme le dessein d'aller lui-même reconnoître cette terre nouvelle, engage par les bienfaits & les promesses, les mariniers à le suivre, fait en hâte équiper deux navires pourvus abondamment d'artilleries, de munitions, de vivres, s'y embarqua avec tout ce qu'il put ramasser de Parris; son trajet fut long, il fut battu des tempêtes : mais enfin sa patience & son courage furent victorieux : il atteignit les contrées australes dans cette même baie où Maurice, en faisant ses découvertes, fut lui-même découvert. Avant son débarquement, quelques matelots vinrent annoncer au Peuple qu'un fidèle ministre du Soleil qui faisoit des sacrifices au grand Astre pour plusieurs de ses adorateurs, étoit arrivé sur leur côte avec des forces suffisantes pour les défendre contre leurs ennemis; qu'il sauroit avec un très-petit

nombre des ſiens, armés des foudres du ciel, diſſiper les armées les plus nombreuſes ; à ces nouvelles extraordinaires, le Peuple accourut en foule au rivage, portant à ſes libérateurs ce qu'il avoit de plus précieux : la grandeur & la force des vaiſſeaux les effraya, & ils le furent encore bien davantage, en entendant le bruit de ces machines inconnues, en les voyant atteindre juſqu'aux oiſeaux qui parurent dans les airs.

Dès que Sévarias fut débarqué, il prit connoiſſance du pays, examina les lieux où les Barbares deſcendoient de leurs montagnes pour dévaſter les plaines ; s'y étant campé, il fit faire des retranchements & placer ſon artillerie vers les défilés, & il diſpoſa pluſieurs détachements de ſes Parris en embuſcades : enſuite il envoya un grand parti de Preſſarambes, (c'eſt ainſi que ſe nommoient alors ces Peuples,) donner l'allarme aux ennemis juſques dans leurs montagnes, & les attirer à lui par des fuites ſimulées ; les Barbares toujours impétueux dans leurs attaques, s'avancèrent en déſordre

déſordre juſqu'au camp de Sévarias, qui faiſant gronder ſes foudres, les frappa d'épouvante ; en fuyant tumultueuſement, ils tombèrent dans les embuſcades où d'autres tonnerres répandirent également la mort & l'effroi ; quelques-uns échappèrent à peine pour aller raconter les prodiges dont ils venoient d'être les victimes, & auxquels leur imagination ajouta encore.

Les Preſtarambes qui voient dans Sévarias leur libérateur & leur dieu tutélaire, l'éliſent leur chef au bruit des acclamations ; mais Sévarias dont les vues s'étendent déjà plus loin, leur dit que ces ſuccès appartiennent moins aux Parris qu'au grand Dieu de la lumière dont ils étoient les miniſtres ; qu'ainſi c'étoit vers lui qu'ils devoient diriger leur reconnoiſſance.

Auſſi-tôt on éleve un Autel ſur le champ de bataille : Sévarias ſe revêt des habits pontificaux, étale toute la pompe impoſante des Nations de l'Orient, fait brûler des parfums & retentir ſon artillerie ; tandis que les peuples frappés de reſpect & de crainte, ſont proſternés : il conſacre au Dieu du jour

les dépouilles des ennemis, il s'avance enſuite vers le pays des montagnes : la terreur devance ſes pas ; il trouve par-tout les habitations déſertes, & ne rencontre d'obſtacles que dans l'aſpérité des rochers & l'épaiſſeur des forêts ; mais au-delà de ces régions montueuſes, il vit les fertiles plaines de Stroukarambe s'étendre devant lui : des habitations ſerrées lui annoncèrent la richeſſe & la population de ces contrées.

Ces Peuples prennent ſon armée pour un parti des Nations des montagnes qui ſans ceſſe faiſoient ainſi des excurſions chez eux : ils courent en hâte aux armes, & dans peu vingt mille hommes ſe préſentèrent pour attaquer & repouſſer Sévarias ; mais ce Général, en grand homme, avoit ſu pour n'être point enveloppé, s'appuyer d'un côté par le fleuve, & de l'autre par des forêts ; il envoie les Preſtarambes en avant, leur ordonnant comme dans le combat contre les barbares des montagnes, de plier, afin d'attirer l'ennemi à lui : cette manœuvre réuſſit avec le même ſuccès ;

les Stroukarambes, emportés par la première ardeur, pénètrent jusqu'au corps des Parris qui s'ouvrant, laissent le feu de l'artillerie joncher la terre de morts : au bruit de ces éclats que répétoient au loin les vallons, & à la vue de ces éclairs qui brilloient au milieu des tourbillons de fumée qui portoient de toutes parts le trépas, ils croient la terre & les cieux conjurés contre eux ; les uns sont immobiles d'effroi, d'autres se précipitent pêle-mêle dans le fleuve, & le petit nombre trouve son salut dans la fuite.

Sévarias, qui aspiroit moins à gagner des batailles que des peuples, fit traiter les prisonniers avec humanité, veilla lui-même à la guérison des blessés, & peu de temps après, les renvoya sans rançon, leur disant qu'il n'étoit pas venu détruire, mais éclairer les hommes, leur apprendre à être heureux, & le culte qu'ils devoient au Soleil. Ces discours, la modération de sa conduite & les preuves effrayantes qu'il donnoit de la protection du Ciel, déterminèrent les vaincus à venir demander la paix aux conditions qu'impo-

ſeroit le vainqueur : quelques grains, des fruits, & les proviſions néceſſaires à mon armée, répondit Sévarias, ſont le ſeul tribut qu'attend de vous celui que le père de lumière a conduit en ces lieux. Sévarias profite enſuite des premiers moments de la paix, pour parcourir le pays qu'il venoit de conquérir ; il revient dans la réſolution de s'établir au lieu où il s'étoit déjà campé ; dès-lors il voulut préparer la révolution qu'il méditoit.

Ces Peuples, comme ceux d'au-de là des montagnes, habitoient ſeulement ſous des huttes & des cabanes ; il crut d'abord devoir élever à leurs yeux, un monument qui conſervât le ſouvenir de ce qui venoit de ſe paſſer, & contribuât à les réunir au même culte ; il leur dit que le Soleil demandoit qu'on lui bâtît un temple digne de lui, où ils viendroient implorer ſes bénignes influences, qu'alors il ne ceſſeroit de ſe rendre favorable à leurs vœux, & d'éloigner les calamités qui affligent les autres contrées. Ces Peuples qui croient entendre le Dieu lui-même manifeſter ſes volon-

tés, demande avec empreſſement à s'employer à la conſtruction de cet édifice; mais comme ils ignoroient l'art de ſe ſervir de la pierre, on ne connoiſſoit pas encore de carrières, les premières recherches furent d'abord infructueuſes. Un jour, Sévarias ſe promenant ſur une montagne, s'avança vers un antre pour y prendre le frais: l'ayant examiné, il reconnut que l'intérieur étoit d'un rocher blanc, facile à tailler & propre à l'exécution de ſes projets: alors il annonce que le Soleil lui a révélé qu'il trouvera dans les lieux même, les matériaux néceſſaires à la conſtruction de ſon temple. On fait de nouvelles recherches, qui réaliſent ſa prédiction. Pendant qu'il occupe les Stroukarambes à cet ouvrage, il les inſtruit auſſi ſur l'agriculture, il leur fait ſemer diverſes eſpèces de grains, qu'il avoit apportés de la Perſe, & ſubſtitue à leurs légers canots d'écorces d'arbres, des bateaux plus grands & plus ſolides, leur apprend à apprivoiſer des eſpèces de cerfs, & à en tirer le même ſervice que des chevaux.

Le temple s'élève avec rapidité, & il n'étoit pas encore fini, qu'il traça autour le plan d'une nouvelle ville, d'après le gouvernement qu'il avoit dessein d'y établir.

Sévarias, en développant toutes les ressources de la politique pour capter les Nations, employoit aussi les alliances du sang : il savoit combien étoit puissant ce moyen, sur-tout chez les Peuples encore rapprochés de la Nature ; que lui seul pouvoit faire disparoître les préventions nationales, mêlanger les mœurs, & fondre ensemble des Nations différentes ; l'histoire lui avoit appris que des peuples avoient dû à ce moyen leur élévation rapide & leurs prospérités soutenues ; que le dédain, en les séparant des autres, avoit fait naître ces haines invétérées, ces guerres sanglantes & opiniâtres, dont la fin avoit souvent été leur propre destruction : ainsi il ne dédaigna point de faire épouser leurs femmes à ses Parris, d'en prendre lui-même : il donna encore aux Chefs des Nations quelques personnes qu'il avoit amenées.

Dès que le temple eut été terminé,

il en fit la dédicace avec une pompe qui imprima le respect & la terreur à ces Peuples, il déploya tout ce que l'art & la magnificence purent lui suggérer, & y parut lui-même avec tout l'éclat & la dignité du premier ministre de ce grand Dieu ; il avoit remarqué que, quoique ces peuples fussent sans arts, ils étoient cependant sensibles aux charmes de la poésie & de la musique, qu'ils avoient des chansons où ils célébroient les actions de leurs héros, les événements mémorables de leur histoire, que leur musique juste & cadencée avoit une sorte d'harmonie & d'expression : d'après ces observations, & l'étude qu'il avoit faite de leur langue bornée, mais douce & flexible, il composa pour la solemnité cette hymne au Soleil, chantée encore de nos jours chez les Sévarambes.

Hymne de Sévarias au Soleil.

Toi qui fais jaillir la lumière & la vie, toi dont les foibles yeux ne

ſauroient ſoutenir les regards, entends nos chants, reçois favorablement la ſolemnité que nous te conſacrons à jamais. Qui eſt plus digne de nos hommages que celui par qui pluſieurs mondes ſont éclairés, qui répand le doux azur dans les cieux, qui fait briller ſur les nuages la diverſité des couleurs, qui dore les monts & les plaines, qui fait fuir les ſombres & ſilencieuſes ombres de la nuit! Lorſque tu ouvres les portes de l'aurore, tout ce qui reſpire dans les airs & ſur la terre s'anime à ta vue : l'oiſeau te ſalue par ſes chants mélodieux, l'éléphant ſe courbe majeſtueuſement devant ta face rayonnante, le cerf bondit avec une nouvelle alégreſſe dans les forêts, les humains appeſantis dans les bras du frère de la mort, en ſortent pour te contempler dans ta marche majeſtueuſe : ils vont reſpirer les parfums que tu fais exhaler, admirer le ſpectacle impoſant que tu donnes à l'univers, cueillir les fruits ſavoureux que ſans ceſſe tu fais croître pour lui, quand la nuit répand ſes crêpes funèbres ſur nous.

Tout eſt dans le ſilence & dans le deuil; l'eſpérance de ton retour peut

ſeul nous conſoler de ne te plus voir ; ſi quelquefois ta lumière s'affoiblit, tout-à-coup la pâleur couvre tous les mortels : l'allégreſſe ne lui ſuccède qu'avec tes rayons bienfaiſants. Dans ta courſe rapide, tu parcours toujours d'un pas égal l'immenſe voûte des cieux, & tes révolutions régulières nous marquent celles des heures, des jours, des ſaiſons, des années. Lorſque tu t'éloignes de nous, l'hiver eſcorté de frimats, de neiges, de glaçons, fait taire les chantres de nos forêts & le murmure de nos fontaines, & l'humble inſecte ne s'éleve plus dans les airs, ne voyage plus dans le calice des fleurs & ſur la ſurface colorée des fruits ; la Nature dépouillée de ſa robe diaprée, ſe revêt alors de ſon manteau de deuil, & offre par-tout le ſilence de la mort ; mais dès que tu reviens, bientôt la terre ſe pare d'une nouvelle verdure, ſe parſeme de fleurs & de fruits, (1) & l'inſecte échauffé par

(1) On trouvera peut-être quelques idées

tes feux, reparoît ſous ſes brillantes métamorphoſes. L'amour anime tous les êtres; il fait rugir le tigre redoutable, & ſoupirer la mélancolique tourterelle. Celui qui vit dans les eaux, qui s'élance dans les airs, qui marche ſur la terre, qui ſommeille ſur la feuille mobile ou dans le creux des rochers, éprouve le beſoin de s'unir à ſon ſemblable; la plante même dont tu fais bouillonner la sève, ſe penche vers celle dont elle cherche les pouſſières fécondantes; en recevant dans ſon ſein ces germes reproductifs, elle treſſaille encore comme pour te bénir.

Mais tu ne diſpenſes pas avec une

---

qui ne ſemblent guères appartenir au ſiècle de Sévarias; mais nos Lecteurs doivent faire attention que c'eſt un Perſan qui parle, qui a recueilli & conſervé les anciennes lumières de ſa Nation, ſi avancée autrefois dans les Sciences & les Arts, & à laquelle nos Peuples modernes ſont peut-être encore bien inférieurs.

égale meſure tes bienfaits à tous les Peuples ; quelques-uns, plongés long-temps dans les horreurs de longues nuits, ne voient jamais ton diſque radieux qu'enveloppé de brumes humides. D'antiques glaces, rebelles à tes trop foibles rayons, banniſſent pour toujours la ſaiſon des zéphyrs & des fleurs. D'autres, frappés de tes feux dévorants, ne foulent que des ſables calcinés, ne voient que des reptiles venimeux, n'entendent que les lugubres hurlements des bêtes féroces.

Quelquefois auſſi ta colère contre les impies, te fait frapper, des plus terribles fléaux, les lieux que tu te plais le plus à embellir. Tantôt, ranimant tes feux, tu deſsèches & conſumes l'ornement des guérets & des vergers ; tantôt, faiſant ſouffler les aquilons, tu raſſembles les nues, dont le choc fait retentir la foudre, ſillonner les éclairs, & qui, changées en eaux, vont ſe précipiter en torrents, gonfler les fleuves, répandre de toutes parts le ravage & la déſolation ; mais nous, qui toujours jouiſſons de tes heureux

aſpects, pour qui tu ne diſparois qu'afin de laiſſer aux humides roſées, aux pluies bienfaiſantes, le ſoin de ranimer la verdure de nos prairies, nous te devons une reconnoiſſance ſignalée & des hommages plus répétés; nous devons les éterniſer, quand tu nous prêtes tes foudres terribles pour ſoumettre nos ennemis, quand tu nous éclaires ſur les Arts & les inventions qui peuvent ajouter à notre félicité.

Que d'autres ſe courbent devant leurs foibles & impuiſſantes idoles! qu'ils ſe proſternent devant les folles imaginations de leurs eſprits! pour nous, nous ne ceſſerons d'admirer tes merveilles, de célébrer tes bienfaits & de ſuivre la lumière que tu nous montres.

Sévartas eut à peine fini cette éloquente invocation au Soleil, que des voix lointaines firent réſonner les voûtes du Temple d'accents enchanteurs : elles parurent ſe rapprocher peu-à-peu, & bientôt une voix plus douce & plus mélodieuſe annonça au Peuple que le Dieu avoit écouté leurs

prières & exaucé leurs vœux, qu'il les choififfoit pour être fes fujets & fes vrais adorateurs, qu'il feroit leur Monarque comme il étoit déjà leur Dieu, qu'à l'avenir, nul mortel ne feroit digne d'être leur Souverain, & que Sévarias, fon miniftre bien-aimé, dépofitaire de la puiffance fuprême, devenoit auffi l'interprète de fes volontés & le difpenfateur de fes graces. Les chœurs fe firent de nouveau entendre, & fe perdirent infenfiblement dans le lointain.

Pendant cette fcène merveilleufe, que l'habile Sévarias avoit fu préparer par des détours ménagés dans le Temple, & par fes connoiffances dans la mufique & l'accouftique, le Peuple confondu recevoit avec une aveugle foumiffion les ordres du Ciel, & proclamoit avec tranfport Sévarias Vice-Roi du Soleil.

Ce Perfan, parvenu ainfi à la double puiffance, s'appliqua alors à faire fleurir l'agriculture, à étendre la population par des loix fimples, fages, & plutôt fondées fur la nature des chofes que fur les préjugés.

Il remarqua que l'orgueil & l'ambition étoient la source des désordres qui affligent les sociétés; que les distinctions de naissances avoient entretenu chez tous les Peuples des divisions intestines, nourri la mollesse & le luxe, porté les richesses des Etats dans les mains du petit nombre, pour laisser les plus utiles membres privés du nécessaire; que de-là les uns s'étoient dégradés par des besoins factices & des préjugés de vanité; les autres, par trop de privations, & la nécessité de ramper devant ceux qui possédoient tout; que de cette corruption des grands & des malheureux, s'étoit préparée & effectuée la ruine des Etats.

Sévarias bannit donc d'abord toutes distinctions attachées à la naissance: il ne laissa exister que celles des places & de l'âge. Remarquant aussi que l'amour de la propriété & des richesses excitoient l'avarice, l'injustice & l'envie, faisoient naître la disproportion des fortunes, & par conséquent celle des rangs, il voulut que toutes les terres & toutes les richesses ap-

partinssent à l'Etat; qu'il en fût le seul distributeur entre tous ses membres : ainsi le pauvre ne fut point le plus surchargé du poids de la chose publique, n'eut point à gémir sous les concussions des traitants; le grand, à force d'intrigue & de corruption, n'eut point aussi à s'exempter d'un fardeau dont il tiroit plus d'avantage, & le luxe de sa table ne consomma point pour lui seul la portion d'un grand nombre : ainsi les citoyens égaux entr'eux, tranquilles sur leur existence, ne purent avoir d'autres vues & d'autre ambition que celles de se distinguer par plus de vertus, de lumières & de talents.

Ce Législateur partagea le jour en trois parties égales, destina la première au travail, la seconde à la récréation, & la troisième au repos. Il voulut que tous ceux qui seroient parvenus à un certain âge, que les maladies, la vieillesse ou d'autres infirmités ne pourroient justemen affranchir de l'obligation des loix, travaillassent huit heures du jour; les corps ainsi exercés par un travail modéré,

ne furent pas ufés par des fatigues exceffives; libres de foins, de foucis, ils goûtèrent fans amertume les plaifirs, fe livrèrent avec fécurité aux charmes du repos, ne connurent pas les fléaux de l'intempérance & de l'ennui.

Toutes ces loix ne furent que le développement de la loi naturelle: la Religion lui fervit de lien pour unir davantage les hommes, leur montrer que rien n'eft caché à la Divinité, qui étend fes récompenfes & fes punitions au-delà d'une autre vie. Les mariages eurent pour but la multiplication de l'être que la Nature avoit créé le plus parfait; ils prévenoient en même temps la fornication & l'adultère, crimes qui, en troublant la fociété, corrompent fi promptement les mœurs.

La foible enfance fut confiée à la tendreffe maternelle; la Nature, en infpirant à la mère fes alarmantes follicitudes, annonçoit que ce foin lui étoit particulièrement réfervé; mais à fept ans, les enfants devenoient ceux de la patrie; elle fe chargeoit alors

de les élever, de diriger leur éducation ſelon leur capacité & leurs inclinations.

Telle fut la grande révolution que Sévarias opéra en moins de cinq années dans les Régions Auſtrales ; ſon règne dura trente-huit ans : ce long eſpace fut entiérement employé à perfectionner & à étendre le vaſte plan qu'il avoit conçu : il bâtit pluſieurs villes, qu'il diſtribua comme celles de Sévarende, en grands bâtiments quarrés, ayant au milieu un jardin, & pouvant, chacun, contenir mille ames : il fit creuſer des canaux pour les communications, & pour fertiliſer les campagnes ; il éleva un grand nombre d'édifices publics, qui tous eurent un caractère de grandeur ; il porta ſes regards attentifs juſques ſur la langue : il ſentit combien peut influer ſur les hommes l'art puiſſant de la parole, combien la Nation qui le perfectionne acquiert d'aſcendant ſur les autres, combien un idiôme ſouple, fécond, facile & harmonieux invite les Peuples à ſe communiquer, à étendre leurs idées

& à les conſerver pour les générations ſutures !

Après cette carrière de gloire, ſentant ſes forces s'affoiblir, il aſſembla les Oſmaſionites ou Gouverneurs des Oſmaſies, (c'eſt-à-dire, des maiſons quarrées) leur annonça qu'il alloit abdiquer la ſuprême ſacrificature & la vice-royauté, qu'ainſi ils euſſent à conſulter le Soleil pour ſe choiſir un ſucceſſeur. La conſternation devint générale; tous lui repréſentèrent que les Peuples, accoutumés à lui obéir, ne conſentiroient jamais de ſe ſoumettre à un autre, tant que le Dieu des Sévarambes conſerveroit ſes jours précieux; que les preuves de ſon génie, de ſa bienfaiſance les frappoient de toutes parts, leur rappelloient trop vivement ſa mémoire : Sévarias inſiſta; & pour vaincre leur opiniâtreté, il annonça que le Dieu qu'ils ont pour leur Roi, le commandoit lui-même. Alors les Oſmaſionites éliſent quatre d'entr'eux, qu'ils font tirer au ſort : Khomedas fut celui ſur lequel il tomba. Lorſqu'il alloit être proclamé, Sévarias lui parla ainſi :

« Vous étiez hier mon ſujet, & aujourd'hui vous devenez mon Souverain : je deſcends volontairement d'un trône où vous montez ſans obſtacle. Puiſſe cet exemple mémorable laiſſer après nous des imitateurs ! puiſſe-t-il rappeller à tous les Sévarambes la ſoumiſſion qu'ils doivent à l'aſtre qui nous éclaire & nous régit ! puiſſe auſſi ma longue & heureuſe carrière, en vous retraçant tout ce que j'ai fait pour les Peuples Auſtraux, vous montrer ce que vous aurez à faire, & que le premier rang eſt celui qui impoſe le plus de devoirs! Comme le père du jour & de nos contrées, ſoyez immuable dans la carrière que vous ſuivrez ; comme lui, ſemez ſur vos pas l'abondance & la proſpérité, faites luire la juſtice pour le foible ainſi que pour le fort, ſur-tout rappellez-vous que la gloire d'un véritable Prince conſiſte moins dans l'éclat de ſon diadême, que dans le bonheur d'aſſurer celui de ſes ſujets ».

Sévarias, après cette courte harangue, conduiſit lui-même Khomedas à l'autel, pour recevoir ſes ſerments :

&, le plaçant ſur le trône, il le revêtit des ornements de Pontife & de Vice-Roi du Soleil, & lui rendit le premier ſes hommages : enſuite il ſe retira dans une Oſmaſie qu'il avoit fait bâtir à une journée de Sévarande, y vécut au milieu des ſiens en perſonne privée, & ne prit de part aux affaires publiques, que lorſque les chefs venoient, dans des circonſtances difficiles, invoquer ſes lumières.

Il paſſa ſeize ans dans cette paiſible retraite, & ſa mort fut calme comme ſes jours avoient été heureux.

Huit Vice-Rois ont ſucceſſivement régné ſur les Sévarambes, depuis Sévarias : tous ont ajouté des établiſſements à ceux de leur Légiſlateur, ont fait de nouvelles loix, ont inſtitué des ſolemnités pour le culte du Soleil, & ils ont tous auſſi uni avec leurs noms celui de Sévarias : ainſi Khomedas s'appella Sévar-Khomedas, Minas, Sévar-Minas ; le nom de Preſtarambe fut encore changé en celui de Sévarambe.

Loix, Mœurs, Coutumes des Sévarambes.

Le Conſeil des Vice-Rois eſt compoſé de vingt-quatre Sénateurs, qui ſont élus par les Oſmaſionites, & les Oſmaſionites ou Chefs des maiſons quarrées le ſont par le Peuple ; les grands Officiers & les Gouverneurs des villes ſont encore choiſis parmi ces Oſmaſionites ; toutes les places & les dignités étant électives, juſqu'à celle de Vice-Roi, chaque citoyen peut eſpérer d'y parvenir, ce qui eſt, parmi eux, leur plus puiſſant mobile pour chercher à mériter l'eſtime publique.

Lorſque le Vice-Roi veut faire paſſer une loi, il la propoſe à ſon Conſeil, où elle eſt diſcutée : enſuite elle eſt envoyée à tous les Oſmaſionites de l'Empire, afin qu'ils l'examinent auſſi : & d'après la pluralité des voix, le Vice-Roi la promulgue ; le Conſeil du Vice-Roi a le droit de dépoſſéder tous ceux qui malverſent dans leurs fonctions ; le Vice-Roi lui-

même peut être déposé par le Conseil général.

Sévarias, en établissant parmi les Sévarambes l'égalité primitive, a détruit les premières causes de la corruption; mais il l'a encore prévenue par les soins qu'il a donnés à l'éducation publique. Dès l'âge de sept ans, les enfants n'appartiennent plus à leurs pères, ils sont confiés aux Magistrats: alors on les envoie pendant quatre ans aux écoles publiques, & on les prépare à se former aux exercices du corps; après ce temps, ils vont dans les campagnes s'exercer au premier des Arts, celui de l'Agriculture : ils y emploient quatre heures; le reste du jour est pour leurs écoles; à quatorze ans, ils choisissent un métier. L'éducation des filles est à-peu-près semblable. Les garçons, à dix-neuf ans, & les filles à seize, peuvent penser à se marier; ils se rencontrent dans les chasses, dans les fêtes, dans les danses & dans les solemnités; libres de leur choix, ils n'ont point à redouter les préventions d'états & les différences des fortunes: la fille du Sénateur n'y déroge pas en

s'unissant au fils de l'Artisan, & l'ambition ou l'intérêt des parents ne vient point troubler les plus heureux moments de la vie; les filles qui n'ont point eu d'amants, peuvent, pour cesser d'être vierges, choisir dans les hommes publics qui seuls ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Ceux d'entre les jeunes gens qui annoncent des dispositions extraordinaires pour les Sciences & les beaux Arts, ont une éducation particulière dans des maisons destinées à cet objet : c'est parmi eux qu'on choisit les voyageurs, qui, de sept ans en sept, ans vont parcourir notre Continent, pour y observer & en rapporter ce qui leur paroît de plus utile.

Les Sévarambes sont sur-tout sobres, ils ne connoissent point les excès de l'intempérance : il ne leur est pas permis de boire de vin ni de liqueurs fermentées avant d'être mariés : sans soucis pour leurs fortunes, ne se nourrissant que d'aliments sains, travaillant modérément, ils ont aussi le caractère plus gai que les autres Peuples, une santé plus robuste, une vieillesse plus

longue : leur conformation eſt auſſi plus belle & leur taille plus haute. « Tout ce qui contribue à leur ſanté, » dit l'Auteur de cette Hiſtoire, ne » contribue pas moins à la beauté de » l'un & de l'autre ſexe; car, quoi- » qu'on n'y voie guères de ces beautés » fines & délicates, qui reſſemblent » à des poupées de cire, on y voit » des hommes & des femmes qui ont » les traits beaux & réguliers, la peau » douce & unie, le corps dodu & » potelé, le teint paſſablement blanc & » vif, outre un air mâle & vigoureux » qui ne ſe rencontre que rarement » parmi nous ». Leurs habillements ſont ſimples, mais propres : ceux des Officiers ſont plus riches, en raiſon de leur élévation ; ils mangent en commun, excepté dans le repas du ſoir, où il leur eſt permis de manger ſeuls & avec leurs amis.

Quoique leur vie occupée & la facilité des mariages contribuent tant au ſoutien des mœurs, il arrive cependant, comme on l'a déjà vu, quelquefois des exemples contraires : en voici encore une preuve.

Hiſtoire

Hiſtoire de Bémiſtar & de Bémiſte.

BÉMISTAR, jeune homme, ami de Penſona, avoit une ſœur nommée Bémiſte à laquelle il reſſembloit: il avoit ſa phyſionomie, ſa taille & ſa voix; Simadé, jeune beauté d'une autre Oſmaſie, toucha ſon cœur, & il en fut aimé; leur amour fit naître l'amitié entre Bémiſte & Simadé; l'une recherchoit la ſœur de ſon amant, & l'autre l'amante de ſon frère; bientôt ces vierges furent inſéparables : la chambre & juſqu'au lit, devinrent communs.

Bémiſte auſſi étoit aimée de Penſona, & elle l'aimoit; ce fut pour cet amant un motif de ſe lier avec le frère de Bémiſte; & comme les deux amies, les deux amis n'eurent plus que le même appartement & le même lit. Bémiſtar, en entretenant facilement ſa ſœur, donnoit à Penſona les moyens de voir celle qu'il aimoit, & pendant que Bémiſte recevoit les vœux de ſon amant, Bémiſtar, ſon frère, pouvoit plus librement entre-

tenir de ses feux l'adorable Simadé. Ces doubles intérêts multiplioient les rencontres de nos heureux amants: leurs jeunes cœurs s'enflammoient de plus en plus, & ils supportoient avec plus d'impatience le moment qui devoit les unir. Bémistar plus emporté dans ses desirs & plus entreprenant, osa espérer de tromper la vigilance des gardes de l'Osmasie de sa maîtresse, en se vêtissant des habits de sa sœur: il y fut encore encouragé par Pensona, qui espéra à son tour recevoir Bémiste dans ses bras: tous les deux alors pressent leur amante de consentir à leurs projets: d'abord elles résistent; mais deux jeunes cœurs contre deux amants & contre l'amour, ne pouvoient faire aucune résistance: elles cédèrent donc, & on convint du jour, ce fut celui d'une solemnité, temps où l'on étoit occupé de la célébration de la fête: elle avoit sept jours, & pendant sept jours, Bémistar, sous les habits de sa sœur, partagea la chambre & le lit où reposoient les appas de sa bien-aimée Simadé; & la tendre Bémiste sous les vêtements d'un jeune homme, se consoloit de l'ab-

ſence de l'amitié dans les bras de l'amour; le terme de la fête fut celui de leurs plaiſirs; mais l'eſpoir ſi conſolant pour les amants ſenſibles, reſtoit à ce double couple, & leur offroit un avenir encore plus enchanteur.

Cependant Bémiſtar ne put être heureux & conſtant : les charmes de Ktalipſe allumèrent dans ſon cœur de nouveaux feux : ſous le nom emprunté de Bémiſte, il avoit cherché à mériter ſa confiance, avoit encore ſu quel étoit de ſes amants le plus favoriſé, & dès qu'il eut repris les habits de ſon ſexe, il ſe lia avec lui, lui fit confidence de ſon amour pour Simadé, & le flatta de lui rendre cette beauté ainſi que ſa ſœur Bémiſte, favorable auprès de Ktalipſe; l'amant reconnoiſſant remercie & ſupplie Bémiſtar de hâter ſes bons offices : celui-ci, par un feint motif d'amitié, ſuggere à Simadé & à Bémiſte de ſe lier avec Ktalipſe : bientôt cette liaiſon fut formée, & Bémiſte ſur-tout paſſa ſouvent des nuits avec Ktalipſe pour l'entretenir de ſes feux.

Une autre ſolemnité arrive ſur ces

entrefaites : Bémiſtar alors reprend les habits de Bémiſte & retourne auprès de Simadé ; au milieu de la nuit, quand tout eſt tranquille, il met dans les narines de Simadé, une ſimple ſoporifique, ſort & va frapper à la porte de Ktalipſe, qui, trompée par ſa voix, croit ouvrir à Bémiſte ; mais, qu'eſt-ce ? Elle ſent les bras d'un homme la preſſer ; l'épouvante lui fait pouſſer des cris, & l'alarme ſe répand dans l'Oſmaſie. Bémiſtar s'échappe d'abord en ſe mêlant parmi les femmes. On interroge Ktalipſe, elle dit qu'ayant cru ouvrir à Bémiſte elle a reçu un homme. On court à la chambre de Simadé, qu'on trouve ſeule & profondément endormie : on ne peut l'éveiller, quoiqu'on ſente les pulſations de ſon pouls & les battements de ſon cœur, enfin on découvre la cauſe de ſa léthargie, ce qui augmente l'étonnement & les ſoupçons.

Simadé, effrayée à ſon réveil de voir au lieu de ſon amant, une multitude de femmes autour d'elle, s'évanouit & donne lieu à de plus grands ſoupçons. Pendant ce temps, de nou-

velles recherches font découvrir & reconnoître Bémistar, ce qui fait douter du lieu où peut être Bémiste : elle est en effet surprise dans les bras de Pensona; la double conviction de ce crime les fit condamner au Tribunal des Magistrats à la peine portée par les loix, qu'ils subirent, tandis que Ktalipse reçut la main de celui qu'elle avoit aimé, se conservant pure & exempte de la moindre foiblesse.

Si les Sévarambes ne sont pas pauvres, s'ils ne connoissent pas de besoins affreux & humiliants, ils n'ont point non plus ce faste qui insulte aux malheureux : on ne voit point de grands promener leur inutilité & leur ennui dans un char brillant, menacer sans cesse les jours de l'humble & utile Plébéien. Les litières sont destinées pour les infirmes & les Officiers âgés. Sans avoir non plus de palais somptueux & des jardins composés par les mains de la froide symmétrie, ils ont des édifices bien percés, bien aérés, où toujours on a su choisir des expositions commodes & salutaires, où le desséchement des

marais a prévenu la contagion de l'air.

Les corps brûlés après la mort ſemblent par l'épreuve du feu avoir perdu tout ce qu'ils avoient de groſſier, & ils ſont loin de croire que pour honorer ceux qui ne ſont plus, il faille laiſſer leurs cadavres porter la corruption chez les vivants.

Ils ont rarement beſoin de Tribunaux pour juger leurs différends; des loix ſimples commandent également à tous les ſujets de l'Empire, & il n'y en a point de diſtinguées ſelon les provinces & les rangs. Les Juges qu'un dédale de loix diſcordantes & contradictoires ne ſauroient égarer, peuvent prononcer promptement ſur les délits, & ils ne croient pas que le citoyen obſcur mérite moins leur activité ou leur attention, que celui qui par des titres impoſants ou par un plus grand crédit, fait fixer plus particulièrement les regards publics.

Les défenſeurs doivent ſe borner à un expoſé ſimple & clair des faits & des moyens; l'éloquence, la dangereuſe éloquence qui éblouit au lieu d'éclairer, qui entraîne au lieu de con-

duire, qui ôte au vice ſes formes hideuſes, qui pare le menſonge des couleurs de la vérité, y eſt ſur-tout interdite. Les défenſeurs comme les interprètes des loix, ne doivent montrer que le calme de l'immuable raiſon; mais ſur-tout ils ſe gardent d'employer ce langage audacieux qui bleſſe l'adverſaire ſans le convaincre, qui pour provoquer le rire de la malignité, s'arme de l'ironie tranchante, de l'équivoque à double face, & tranſporte dans le ſanctuaire des loix, les tréteaux de Momus.

Là auſſi on eſt avare du ſang des hommes : le glaive de la juſtice, lent à frapper, n'atteint jamais que des têtes coupables. On préfère aux ſupplices, ces punitions qui rendent encore le citoyen utile à la patrie qu'il a outragée, & qui l'expoſant fréquemment aux regards publics, rappellent fréquemment que les fautes d'un moment ſont expiées par des châtiments de pluſieurs années, & même de toute la vie.

Le Légiſlateur qui a ſu diſtinguer & graduer tous les crimes, a ſu auſſi différencier les punitions, & le citoyen,

convaincu que la loi n'eſt ni injuſte, ni trop rigoureuſe, ne tente jamais de dérober le coupable à ſes coups.

Quoique les guerres ſoient rares chez les Nations auſtrales, les Sévarambes ont cependant des corps de troupes: ces troupes ſont compoſées de la Nation entière. Chaque citoyen depuis l'âge de quatorze ans, juſqu'à celui de cinquante, eſt ſoldat. Le métier de la guerre n'y eſt point excluſif; on veut que celui qui défend la patrie de ſon ſang, la ſerve auſſi par ſes talents; on veut qu'en tenant aux drapeaux de la gloire, il tienne aux doux liens de l'hymenée, à ceux de la paternité; ils craindroient que celui qui n'auroit point une épouſe à défendre, des enfants à protéger, ne fût pas généreux citoyen; ils craindroient qu'en le retenant toujours au milieu du tumulte des camps, ſon cœur ne ſe durcît ou ne ſe corrompît; ils y ont des chefs, mais ces chefs ne ſont parvenus aux commandements qu'après avoir ſucceſſivement paſſé par les grades inférieurs, non d'une manière inſtantanée & ſimulée, mais

après avoir donné dans tout des preuves de conduite & de capacité; ces chefs que l'expérience a mûris, & que l'âge n'a point encore affoiblis, connoiſſent tous les devoirs de la diſcipline, & ils en ſentent les bornes: ils ſavent juſqu'où il faut aller pour rendre le ſoldat exact à ſes devoirs & réglé dans ſa conduite, & où l'on doit s'arrêter pour ne plus faire du défenſeur de la patrie un eſclave, pour ne pas éteindre en lui la généreuſe émulation. S'ils puniſſent, c'eſt toujours en reſpectant la dignité de l'homme. Celui qui marche à côté d'eux dans les champs de la victoire, n'a jamais vu que le bras de l'ennemi s'élever ſur lui: jamais ſon corps n'a été couvert d'outrageantes bleſſures. Il eſt réſervé, diſent les Sévarambes, aux Nations barbares ou corrompues, de traîner le ſoldat à la gloire par le chemin de l'ignominie.

Leur diſcipline toujours douce, n'eſt point non plus ſans ceſſe vacillante dans les couleurs, dans les formes d'habillements & de coëffures qu'ils adoptent; ils ne s'attachent point

au char de l'inconſtante & bizarre mode; ils ne cherchent point ce qui eſt le plus agréable & le plus brillant à la vue, ni même le plus impoſant : ainſi les habits des ſoldats, ſimples, juſtes & aiſés, ne les gênent point dans leur marche, les enveloppent aſſez pour ne les pas laiſſer expoſés aux intempéries des ſaiſons & à l'humidité de la terre, quand ils n'ont point d'autre lit; ils ne conſument point encore les précieux moments du délaſſement & du repos, à une fauſſe propreté & à une vaine parure.

Les Cavaliers n'ont point pour leurs chevaux, (car les Parris en avoient amenés de la Perſe), ces harnois lourds, embarraſſants & diſpendieux, qui gênent l'allure du cheval, ſouvent le bleſſent, & ajoutent plus à ſa fatigue que le poids dont il eſt chargé. Le Cavalier ainſi plus libre dans ſes mouvements, ſait avec moins de peine monter & deſcendre, courir, franchir un foſſé, prendre en croupe le fantaſſin. Un long travail ne lui a point dicté les pénibles &

roides attitudes de l'art : comme l'habitant des rochers de l'Arabie (1), il ne doit ſon aiſance & ſes graces qu'à la ſeule Nature. Oh ! ſi jamais l'Europe voit un ambitieux Prince marcher ſur les traces des Sévarambes, bientôt la victoire fidelle à ſes pas, ſaura donner des fers à ſes rivaux.

Ces Peuples, dit l'Auteur de leur Hiſtoire, en regardant le mariage comme la première ſource du bonheur, regardent auſſi comme le plus grand des maux ceux qui ſont mal aſſortis ; & quand les changements de goûts

(1) Les Arabes, qui n'ont point d'Ecole d'équitation, l'emportent dans cet art ſur toutes les Nations du monde ; & ils ſont tellement perſuadés de leur ſupériorité, qu'ils ſe croient ſeuls dignes de monter leurs chevaux de race. La plus haute preuve de conſidération qu'ils puiſſent donner à un Etranger, c'eſt de lui offrir un cheval. C'eſt d'après eux que les Grecs, ſi ſenſibles au *beau*, imaginèrent les Centaures.

& de caractères divisent les époux, ils peuvent se séparer : des maris échangent entr'eux leurs femmes, si elles y consentent ; & les enfants restent à celles-ci, jusqu'à l'âge où la Patrie se charge de leur éducation.

Ils cultivent aussi les Arts libéraux : ceux qui s'y distinguent, obtiennent parmi leurs concitoyens une considération bien différente de celle qu'accordent ailleurs de grands protecteurs ; on y punit sévérement ceux qui les prostituent au vice & à la corruption des mœurs. Le temple du Soleil offre en tableaux, une galerie complette de tout ce que leurs Vice-Rois ont fait de mémorable, & de tous les événements importants arrivés sous leurs règnes: au lieu de batailles, on y voit plutôt les monuments qu'ils ont construits pour l'utilité publique, les allégories des loix sages qu'ils ont établies, & l'histoire de leurs actions vertueuses ; on y remarque sur-tout un de leurs Vice-Rois tirant son épée, pour aller conquérir des Nations : une main sortant du ciel l'arrête, afin de montrer que les loix célestes de Sévarias avoient défendu les conquêtes.

Un autre tableau représente un événement tragique dont voici les détails.

Histoire de Foristan & de Calenis.

Du tems de Sévaristas, Vice-Roi, Calenis devint célèbre par sa beauté avant même d'avoir atteint sa quatorzième année ; tous les regards des jeunes gens se fixèrent sur elle, & parmi eux, Foristan, aussi aimable par les agréments de l'esprit, que par les graces de la figure, lui rendit des soins plus assidus : Calenis n'y fut point insensible, & l'âge fortifia ces premiers penchants; un jour, elle fut emportée dans une grande chasse, à la poursuite d'un ours : elle alloit être dévorée par cet animal, qu'irritoit ses blessures, si l'attentif Foristan ne l'eût sauvée, en versant lui-même son sang. Quelque temps après, une maladie de langueur fit disparoître les attraits de cette jeune beauté, & avec eux, la foule de ses amants; le seul Foristan fidèle redoubla ses soins : dans peu de temps cependant, le mal qu'on avoit jugé incu-

rable, céda, & Calenis reparut telle qu'une roſe que ranime l'haleine rafraîchiſſante des zéphyrs. Les amants alors honteux de leur dévotion, n'osèrent diſputer à Foriſtan une conquête ſur laquelle ſon courage & ſa conſtance lui donnoient tant de droits; mais lorſqu'il touche au terme où ſes vœux alloient être comblés, il eſt forcé de partir pour l'armée; avant de ſe ſéparer, les deux amants ſe jurent de nouveau de s'aimer toujours, & des larmes furent le dernier gage de leur tendreſſe.

Foriſtan arrivé à l'armée, y ſervit la patrie pour devenir encore plus digne du cœur de Calenis; mais pendant ce temps, le Vice-Roi diſtingue un jour cette vierge parmi ſes compagnes: il s'en approche, l'entretient, ſon eſprit l'étonne autant que ſa beauté l'éblouit: il lui offre dans ſes premiers tranſports, de partager l'éclat du diadême. La loi permettoit au Monarque de choiſir ſes femmes parmi toutes les filles de l'empire: Calenis ne pouvoit donc prononcer le refus, ſans ſe rendre coupable du crime de déſo-

béiſſance ; ſon ſilence l'auroit décelée, s'il n'avoit été attribué à ſon embarras. On vint en foule la féliciter ſur le rang où elle alloit être élevée ; mais au milieu des témoignages d'allégreſſe, elle ſeule paroît rêveuſe & mélancolique ; une de ſes amies l'ayant ſurpriſe verſant des larmes, lui parle ainſi : Quoi, Calenis, vous ſemblez dédaigner l'auguſte main qui vous eſt offerte ! Ignorez-vous que Sévariſtas, notre Pontiſe & notre Monarque, eſt du ſang de Sévarias, le plus ſage des mortels, le premier des Miniſtres du Soleil ? ignorez-vous que la loi lui permet de choiſir entre toutes les vierges de l'empire ? & puiſque ſes regards ſe ſont abaiſſés vers vous, votre cœur, votre foi ne vous appartiennent plus, vous êtes à la Patrie & au Soleil. D'ailleurs balanceriez-vous, quand vous tenez dans vos mains les deſtinées de vos proches & de vos amis, quand celui même pour qui vous arrêtez vos pas au pied du trône, peut être élevé par vous aux plus éminentes dignités ? Si le Vice-Roi alloit être inſtruit de vos dédains, qui ſait s'il ne feroit

pas reſſentir toute ſon indignation à celui qui en eſt l'auteur? qui ſait s'il ne l'étendroit pas ſur tout ce qui vous eſt de plus cher par le ſang? O Calenis, détournez des malheurs qui plongeroient à jamais vos jours dans les larmes & dans le deuil. Calenis émue, intimidée, flattée peut-être de s'immoler pour le bonheur de ſon amant & pour la proſpérité de ſes proches, ſe réſout enfin au ſacrifice; peut-être encore l'éclat du trône y fut-il auſſi pour quelque choſe. Le Monarque qui ne l'avoit pas revue de fois, ſans ſentir ſon amour augmenter, ordonne les préparatifs pour la ſolemnité du mariage; la renommée le publie bientôt dans tout l'empire; le nom de Calenis ſe fait entendre au trop malheureux Foriſtan: il s'échappe & part pour Sévarende, y arrive le jour même de la ſolemnité; déjà le peuple inondoit les portiques du temple: il ſe gliſſe dans la foule, & pénètre juſqu'à une colonne près de l'Autel de l'hymenée, & quand les deux amants entourés de toute la pompe royale, vont prononcer leurs ſerments, Fo-

riſtan s'élance vers eux, en criant à l'infidelle Calenis : Arrête, perfide, & ne viole pas durant ma vie une foi que mes ſervices & tes ſerments devoient rendre inviolables; auſſi-tôt il ſe perce d'un poignard, & tombe à leurs pieds nageant dans ſon ſang : à cette vue, tous les ſpectateurs ſont glacés d'effroi ; Calenis même, agitée par ſes remords, ſaiſit le poignard fumant, alloit s'en frapper, ſi Sévariſtas n'eût lui-même arrêté ſa main : Vivez, Calenis, lui dit-il, je vous rends à votre amant, s'il eſt temps encore; voudrois-je, hélas! acheter mon bonheur par le ſang ou les larmes d'un ſeul de mes ſujets! On viſite la bleſſure de Foriſtan, qui ne ſe trouve point mortelle; le Monarque lui-même aida à mettre le premier appareil, & il lui promet que ſon courage & ſa conſtance ſeront récompenſés par la main de Calenis.

Religion & opinions des Sévarambes.

QUOIQUE cette Nation n'ait qu'un

culte extérieur, on y eſt cependant libre de le ſuivre, & même on permet de dire ouvertement ſes penſées; « car » les Sévarambes, dit leur Hiſtorien, » ont pour maxime de n'inquiéter » perſonne pour ſes opinions particu- » lières, pourvu qu'il obéiſſe exté- » rieurement aux loix, & ſe conforme » à la coutume du pays dans les » choſes qui regardent le bien de la » ſociété. Ainſi quand il s'agit de » rendre juſtice à quelqu'un, ou de » le recevoir dans quelques charges » ou dignités, on ne s'informe pas » de ſes ſentiments touchant la reli- » gion, mais de ſes mœurs & de ſa » probité; on n'exclut point non » plus les Prêtres, ni les Eccléſiaſ- » tiques du Gouvernement civil : on » croiroit violer le droit naturel & » civil; un Prêtre, ajoute encore cet » Hiſtorien, peut être en même temps » dans les Ordres Eccléſiaſtiques & » dans le gouvernement de l'Etat, » quand même il auroit des opinions » particulières ſur la Religion, pourvu » qu'au dehors il rempliſſe les devoirs

» de sa charge, & vive en homme de
» bien ».

Ainsi les Sévarambes qui diffèrent entr'eux sur la divinité, sur l'ame, & qui ont des controverses ouvertes à tous les citoyens, ne s'échauffent jamais pour des querelles de religion: l'ambition, l'avarice & l'envie ne peuvent sous ce voile sacré émouvoir les hommes entr'eux, exciter des rebellions & des guerres sanglantes; on ne s'y fait point chef de secte, parce qu'on n'a rien à gagner à l'être; on y dispute sans se haïr sur les opinions religieuses, comme en Europe on dispute sur la Philosophie.

Les Sévarambes croient le monde infini, & n'admettent ni vuide ni néant dans la Nature; ils prétendent que les globes célestes ont une génération entr'eux, comme les animaux, que l'origine des uns vient de la destruction des autres, qu'une comète est un corps qui ressemblant d'abord à une étoile, s'est dilatée & grossie en s'enflammant, & ensuite se dissout par le feu.

Sévarias, descendu des anciens Par-

ris, avoit appris d'eux, qu'au-dessus du Soleil il existoit un Etre plus puissant & plus parfait. Giovanni, son gouverneur, lui avoit encore rendu cette vérité plus sensible : les étoiles fixes, lui disoit-il, étant à une distance immense du Soleil, ne peuvent en être éclairées : elles-mêmes sont autant de soleils qui ont leur monde particulier, qui tourne autour d'eux : ainsi ils ne sont point du domaine du Soleil ; il existe donc un autre être qui les a fait mouvoir & les a rendu lumineux.

Les Sévarambes croient que le Soleil donne le mouvement à la terre, & à toutes les planètes de son district, & que tous ces orbes se meuvent par l'émanation de ses rayons, comme la roue d'un moulin tourne par l'impulsion de l'eau & du vent ils font aussi le Soleil la cause des vents du flux & reflux de la mer, & ils disen que les ames des hommes, comm celles des animaux, sont des émanations de ses plus purs rayons ; leur grands esprits sont partagés sur l'immortalité de l'ame : mais l'opinio

générale admet des récompenſes & des punitions après la vie. Sévarias penſoit que les ames alloient animer d'autres corps dans d'autres planètes plus ou moins rapprochées du Soleil, & plus ou moins favoriſées de ce grand aſtre, & que de cette manière elles étoient récompenſées ou punies. Giovanni & ſes deſcendants qui traitent ce culte d'idolâtrie, ont conſervé les dogmes des Chrétiens; mais en les altérant, ils croient que Jeſus-Chriſt n'étoit pas Dieu de ſa nature, qu'avant ſon aſſomption ou aſſociation à la Divinité, il n'étoit qu'un Ange; ils n'entendent par le Saint-Eſprit, que l'accord entre le Père & le Fils.

Religion primitive des Nations auſtrales.

Nous avons vu qu'au temps où Sévarias aborda ces contrées, les Peuples y adoroient auſſi le Soleil. Un impoſteur nommé des ſiens Omigas, & des autres Stroukaras, c'eſt-à-dire, impoſteur, les avoit diviſés ſur leur culte, & avoit excité parmi eux

des guerres ſanglantes : après ſa mort, ſes ſectateurs le révérèrent comme un dieu, ils lui offrirent des ſacrifices, & lorſqu'il s'élevoit des difficultés ſur la religion ou ſur le gouvernement, on le prioit de deſcendre du Ciel, pour déclarer la voie qu'on devoit prendre : à cet effet, un de ſes Prêtres entroit dans le creux d'un arbre, & de-là parloit en ſon nom.

Si de jeunes filles excitoient les deſirs de ces faux miniſtres, ils annonçoient aux père & mère que le fils du Soleil avoit jetté ſes regards favorables ſur elles, & qu'il daigneroit deſcendre en faire ſes épouſes; un tel choix étoit pour les parents ſuperſtitieux, une diſtinction glorieuſe, qu'ils recevoient toujours avec reconnoiſſance ; celle qui mettoit au monde un garçon, donnoit un Prêtre au Dieu du jour; ſi c'étoit une fille, elle contractoit les alliances les plus illuſtres, parce que ſon mari devenoit gendre du Soleil.

A ce menſonge inventé pour ſatisfaire la dépravation, les Prêtres en ajoutoient un autre, dont le but étoit

de ſatisfaire leur cruauté contre ceux qu'ils haïſſoient ou qu'ils craignoient ; ils les demandoient de la part de Stroukaras, pour les immoler à la colère du Soleil, & appaiſer dans leur ſang le courroux de cet aſtre.

Ces Prêtres s'étoient prodigieuſement multipliés, & avec eux leurs temples & leurs bocages : ainſi le Dieu rendoit tout à la fois divers oracles dans différents endroits. Un événement contribua cependant à diminuer leur crédit parmi le Peuple : les Preſtarambes en ont conſervé le ſouvenir.

Hiſtoire d'Ahinomé & de Dioniſtar.

SOUS le ſeptième ſucceſſeur de Stroukaras, vivoit non loin du bocage, une famille diſtinguée, qui, en paroiſſant ſuivre les dogmes de l'impoſteur, avoit cependant maintenu le culte du Soleil dans ſa pureté primitive. Une jeune fille de cette famille, nommée Ahinomé, étoit depuis longtemps deſtinée à Dioniſtar, jeune homme de la même famille ; le moment de leur union n'avoit été différé

que parce que l'aînée d'Ahinomé n'avoit pas encore d'époux ; cet obstacle alloit être levé & les deux amants touchoient au terme de leur bonheur, lorsqu'un des Prêtres épris d'une violente passion pour Ahinomé, la fit demander au nom du Dieu, par le collège. Ahinomé n'étoit pas extraordinairement belle ; mais sa taille, la noblesse de ses traits, un esprit élevé, un caractère ferme & capable des plus grandes choses, la dédommageoient des agréments passagers de la beauté : les mêmes inclinations se remarquoient dans son amant ; cette conformité avoit fait naître leurs liaisons & les avoit fortifiées. A la demande des Prêtres, le père qui connoissoit & redoutoit leurs fourberies, répondit que depuis longtemps Ahinomé étoit engagée à Dionistar, mais qu'il ne doutoit point qu'il ne sacrifiât sa passion au devoir & à la gloire de s'unir avec un Dieu, & qu'il demandoit seulement quelques moments pour l'y disposer. La famille éplorée à cette nouvelle, se réunit pour éluder les affreux projets de ces perfides Prêtres. Dionistar, en l'apprenant,

l'apprenant, vouloit porter le fer & le feu dans leur temple, la courageuſe Ahinomé provoquoit encore ſon courroux en s'offrant de l'y accompagner: les parents trouvèrent plus prudent, de les engager à fuir au-delà des montagnes; mais un d'eux dit qu'en plongeant dernièrement dans le lit le plus profond de la rivière, où elle côtoie un rocher élevé & inacceſſible, il avoit découvert un antre aſſez étendu, & qu'y étant entré, il l'avoit vu s'élever inſenſiblement au-deſſus du niveau de l'eau, & recevoir le jour par le côté oppoſé; que la curioſité l'ayant conduit vers la lumière, il avoit trouvé un petit terrein, preſque rond, d'environ un jet de pierre d'étendue, & entouré de tous côtés de rochers eſcarpés; que ce terrein étoit couvert de différentes eſpèces de plantes & d'arbres dont quelques-uns produiſoient des fruits; qu'une ſource d'eau très-fraîche qui ſe jettoit dans la rivière, fourniſſoit une grande quantité de poiſſons, & que le plaiſir de la pêche & les délices de la ſolitude qu'il y alloit ſouvent goûter, l'avoient em-

pêché juſqu'à ce moment de faire part de ſa découverte ; il ajouta qu'il conſeilloit à Dioniſtar & à ſa maîtreſſe, de ſe retirer juſqu'à ce qu'ils puſſent traverſer en ſûreté les montagnes ; tout le monde applaudit à ce projet. Ahinomé dit elle-même qu'elle ſeroit heureuſe par-tout où ſeroit Dioniſtar, & que le déſert le plus affreux devenoit pour elle un lieu de délices, dès qu'il la ſauvoit de la diſſolution de ces barbares prêtres. Leur départ ne fut différé que juſqu'au lendemain, temps néceſſaire pour tout diſpoſer.

Cependant le prêtre, toujours plus tourmenté de ſa paſſion, craignit que la famille dont il ſoupçonnoit les ſentiments, ne le privaſſent de l'objet de ſes effrénés deſirs, ou que Dioniſtar ne ſe hâtât de cueillir une fleur à laquelle il mettoit tant de prix ; il fit part de ſes inquiétudes au collège des prêtres, & les preſſa de hâter le moment qui devoit le mettre en poſſeſſion des charmes de la vierge Ahinomé. Cédant à ſes inſtances, les prêtres ordonnent à leurs ſatellites d'aller l'enlever ; ils arrivèrent à la

maiſon du père d'Ahinomé, au moment où elle ſe diſpoſoit à fuir : ils lui annoncent que le divin Stroukaras irrité de ſes délais, commandoit ſous les plus grandes peines de la lui amener à l'inſtant.

Ahinomé, à qui il n'accorde que quelques moments, dit à Dioniſtar en recevant ſes adieux, ces paroles remarquables : Retenez votre colère, uſez de prudence & de jugement, & ſoyez aſſuré que je ne vivrai que pour vous, que la mort m'eſt préférable à une vie ſouillée; mais au moment où le vent s'élevera, fondez avec vos amis ſur le temple : j'y aurai alors mis le feu, pour augmenter la conſternation; & prenant un air de tranquillité, elle ſut en impoſer à ceux qui la conduiſirent, & aux prêtres qui la reçurent; & ceux-ci ne doutèrent plus qu'elle ne cédât volontairement au deſir de leur Dieu. Quelques jours furent employés aux préparations ordinaires; mais pendant ce temps, le vent s'étant levé, Ahinomé mit pendant la nuit, comme elle l'avoit promis, le feu à ſon lit & dans pluſieurs

endroits du temple; les flammes s'élevèrent bientôt & firent de très-grands progrès, avant que les prêtres ensevelis dans le sommeil, s'en apperçussent; un grand nombre fut consumé. Dionistar, attentif au signal, pénètre aussi-tôt dans le temple, avec ce qu'il a pu rassembler d'amis, frappe, égorge tout ce qui se présente à lui; il dirige ses pas vers les lieux où il croit rencontrer sa chère Ahinomé; ne la retrouvant pas, il croit que les prêtres l'ont immolée dans leur rage : sa fureur augmente, ses coups se précipitent, le sang coule de toutes parts, les prêtres épouvantés, cherchent en vain leur salut au pied de l'autel du Dieu : c'est là où Dionistar les poursuit avec un nouvel acharnement, où il veut laver de leur sang des lieux que tant de fois ils ont souillés de leurs abominations; enfin il apprend qu'Ahinomé respire encore, qu'elle s'étoit échappée pendant le tumulte : il sort alors du bocage pour fuir avec elle dans cet asyle inconnu.

Ils y devinrent époux, & dans cinq

ans, cinq enfants furent le gage de leur tendresse ; visités seulement par celui qui leur avoit appris cette retraite, ils y étoient heureux ; Dionistar s'occupoit à cultiver son petit terrein, & Ahinomé à nourrir & élever les doux fruits de leur union ; les légumes que Dionistar faisoit croître, les fruits qu'il cueilloit, & le poisson que lui fournissoient le ruisseau & la rivière, suffisoient à leur paisible existence ; ils avoient bâti une hutte vaste & commode, pour être plus aéré & moins à l'humidité que dans la caverne ; leurs jours toujours calmes, leur faisoient oublier le projet d'aller s'établir au-delà des montagnes, & ce n'étoit plus une peine pour eux de penser que peut-être ils passeroient dans cette solitude le reste de leur vie.

Mais, un jour, des jeunes gens emportés par l'ardeur de la chasse, gravirent jusques sur les rochers, qui s'élevoient autour d'eux : ils y apperçurent de la fumée: la curiosité les fit avancer : ils découvrirent le feu que Dionistar & Ahinomé allumoient pour préparer leurs aliments ; ayant long-temps examiné

ces deux époux, ſans être vus & ſans faire de bruit, ils racontèrent à leur retour ce qu'ils avoient vu ; d'autres perſonnes vinrent pour les obſerver; parmi elles, pluſieurs reconnurent Dioniſtar & Ahinomé. A cette nouvelle, la fureur des prêtres ſe rallume, ils ramaſſent les plus fanatiques de leurs ſectateurs, & vont aſſiéger les époux ſolitaires : ils cherchent une iſſue pour pénétrer vers eux ; mais les rochers eſcarpés de toutes parts, leur rendent ce projet impoſſible : ils ſe bornent à décocher contre eux des traits qu'il ne fut pas difficile à ceux-ci d'éviter, en ſe retirant dans leur antre.

Les prêtres ne pouvoient concevoir comment ces amants avoient pu trouver les moyens de parvenir à un lieu que la nature ſembloit avoir rendu inabordable; occupés jour & nuit de leur vengeance, ils imaginent une machine faite de racines d'arbres, ſouples & liées enſemble, pour y faire deſcendre des hommes. Cinq de leurs ſatellites y furent placés : mais Dioniſtar & Ahinomé s'étant cachés der-

rière un rocher, tout près du lieu où ils descendoient, les percèrent en l'air à coups de traits, dès qu'ils les virent à leur portée, & achevèrent de les tuer, quand ils furent tout-à-fait descendus. La généreuse Ahinomé, avec un courage au-dessus de son sexe, combattit toujours à côté de son mari, & lui aida à repousser & à vaincre tous ceux qui osèrent encore tenter de descendre.

Cette glorieuse résistance, loin d'exciter l'admiration des prêtres, ne faisoit qu'ajouter à leur rage, & dans leurs imprécations abominables, ils invoquoient jusqu'au ciel contre eux. Souffrirez-vous, disoient-ils à leurs fanatiques partisans, que des impies qui ont violé le temple du grand Dieu, qui ont répandu le sang de ses sages & fidèles ministres, triomphent du Dieu lui-même; si sa colère n'a point éclaté contr'eux, c'est qu'il vous a réservé cette vengeance, c'est qu'il a voulu juger de votre zèle & de votre amour pour son culte: mais craignez qu'en dédaignant de le venger, il ne vous frappe vous-même des coups que vous

deviez porter à ces ſacrilèges profanateurs. Hâtons-nous donc de répandre un ſang impur, de le faire fumer pour le Dieu qu'ils ont outragé. Ces paroles réveillent le zèle barbare des fanatiques, ils conſtruiſent à la hâte un grand nombre de ces machines mieux défendues, & les font deſcendre en même temps, afin que Dioniſtar & ſa femme ne puſſent ſuffire à la multitude de leurs ennemis. Les deux aſſiégés qui avoient prévu cette attaque, s'étoient retirés dans leur antre, en avoient comblé l'entrée de bois & de groſſes pierres; leurs ennemis deſcendus ſur le terrein, les cherchent en vain parmi les arbres & les rochers, & ils ne reconnurent qu'avec beaucoup de peine le lieu où ils s'étoient retranchés; ne pouvant y pénétrer, parce qu'ils manquoient d'inſtruments, ils remontèrent & en inſtruiſirent les prêtres.

Ceux-ci, en apprenant comment leurs ennemis s'étoient encore échappés pour cette fois, conjecturèrent que le lieu où ils s'étoient encore retirés, avoit une iſſue extérieure; ils em-

ployèrent à cet effet plusieurs jours pour de nouvelles recherches sur ce côté de la montagne : mais elles furent également infructueuses, & il leur fallut faire descendre de nouveau des hommes avec des leviers, afin de pénétrer dans la caverne : ceux-ci ne réussirent pas mieux : les pierres & les bois y étoient tellement liés, que le passage fut impossible. Après tant d'efforts inutiles, on résolut de faire une garde continuelle, & en affamant ces malheureux, de les forcer à se rendre à discrétion.

Dionistar & Ahinomé ainsi assiégés, n'ayant que peu de vivres, prévirent qu'ils ne pourroient long-temps échapper à leurs ennemis, que leurs supplices seroient proportionnés à leur résistance, & qu'ils serviroient de triomphe à ces implacables prêtres. Quelques jours d'une vaine attente de secours de leurs amis, leur ôtèrent le dernier espoir : ils ne pensèrent plus alors qu'à mourir, mais d'une manière digne de leur courage, & qui tournât encore à la honte de leurs barbares persécuteurs.

Nous avons oublié de remarquer que leur caverne avoit encore une eſpèce de ſoupirail du côté de la rivière qui aboutiſſoit à l'éminence du rocher, eſcarpé & baigné de la rivière, dont le ſommet ſe terminoit en plate-forme; ils avoient auſſi fermé cette ouverture, dans la crainte de ſurpriſe de ce côté; l'ayant rouverte, ils portèrent ſur cette plate-forme le bois qu'ils avoient en leur poſſeſſion, & Dioniſtar s'étant montré à ceux qui gardoient la montagne, leur dit d'annoncer aux prêtres qu'il étoit réſolu de ſe rendre : mais qu'il avoit auparavant à leur communiquer des choſes de la plus grande conſéquence qui les intéreſſoient tous, & qui lui mériteroient ſûrement de leur part l'oubli & le pardon de ſes injures. A cet avis, tout le collège, ſuivi d'une grande foule de peuple, vinrent auprès du rocher: Dioniſtar alors parut avec Ahinomé & le plus jeune de ſes enfants qu'elle alaitoit encore, (les autres avoient été envoyés à leurs parents) : prêtres & ſacrificateurs, dit Dioniſtar, en élevant la voix, c'eſt

nous qui avons incendié le temple que vous habitez, qui avons frappé les ministres de votre Dieu jusqu'au pied de son autel, qui l'avons inondé de leur sang, & jonché de leurs morts; mais jusques-là, qu'avions-nous fait? Ahinomé & moi élevés dans le sein de notre famille, nous y coulions dans l'innocence des jours calmes & heureux; contents du bonheur de pouvoir nous aimer, nous laissions les prêtres de Stroukaras gouverner le peuple au gré de leurs desirs, & dans l'attente de l'heureux moment où ils devoient nous unir, il ne nous est jamais échappé une seule parole qui pût les offenser. Hélas! nous étions loin de connoître la haine & l'envie; mais au moment où nous semblions toucher au terme de nos vœux; c'est vous qui vintes changer nos douces espérances en affreux désespoir, qui au nom de Stroukaras, vintes arracher Ahinomé au plus tendre des amants. Ce Dieu que vous servez, a-t-il donc pu vous commander de violer ce que la justice, le sang, l'humanité ont de plus sacré? A ces paroles,

qui déjà excitoient l'émotion, les prêtres s'écrièrent qu'il insultoit le Dieu, & ordonnèrent de percer de traits l'impie harangueur. Dionistar & Ahinomé se retirèrent promptement dans leur antre ; s'y étant coupés les veines, ils reparurent bientôt, portant des tisons ardents, faisant ruisseler le sang autour d'eux, & montèrent sur l'espèce de bucher qu'ils avoient préparé : cette scene fit frémir d'horreur tous les spectateurs, & un morne silence succéda à la rumeur. Barbares, dit alors Ahinomé, j'ai su échapper à vos impudiques complots : je saurai encore me soustraire à vos implacables vengeances, bientôt nous ne serons plus qu'une froide cendre, qui sera même insensible à vos cruautés. Ce bucher va consumer aussi cet enfant, le dernier fruit de nos malheureux liens, ajouta-t-elle, en lui coupant les veines; ah ! que n'y vois-je encore tous ceux que mon sein a nourris, je n'aurois pas à craindre qu'ils fussent souillés par ces sacrileges ministres, ou immolés à leur barbarie.

Les flammes s'élèvent pendant qu'elle prononçoit ces derniers mots, ſa voix s'affoiblit, expire, elle ſe renverſe, embraſſant & ſon enfant & ſon époux; la fumée, les tourbillons de flamme les ont bientôt dérobés aux regards attentifs de l'aſſemblée, qui ſe retira pénétrée d'horreur.

Les prêtres, loin d'étendre leurs vengeances ſur les proches de ces malheureux époux, les reſpectèrent, dans la crainte de ſoulever tout-à-fait le peuple, & depuis même ils ſe gouvernèrent avec plus de modération, ou plutôt plus de diſſimulation.

Les ennemis du culte de Stroukaras regardent Ahinomé & Dioniſtar comme des illuſtres martyrs de la vérité, & pluſieurs d'eux vont à certain temps de l'année viſiter pieuſement le rocher où ils conſommèrent ce ſanglant ſacrifice.

Lorſque Sévarias ſubjugua ces contrées, il s'attacha à détruire les temples de l'impoſteur Stroukaras, alors nombreux; mais il n'employa ni la violence, ni la force: il ſavoit qu'elles ne ſubjuguent point les opinions, que les perſécutions les propagent & les

fortifient; il n'eut pas recours non plus aux diſputes, il ſavoit auſſi qu'elles ne font naître que des ſubtilités qui égarent le commun des hommes & éterniſent les erreurs. Ses moyens furent d'abord de bâtir un nouveau temple au Soleil, plus magnifique, plus impoſant que tous ceux qui exiſtoient alors chez ces nations, d'établir pluſieurs ſolemnités, dont la pompe majeſtueuſe devoit ſur-tout agir ſur les ſens de ces hommes encore ſimples & peu avancés dans la civiliſation; mais ce qui lui réuſſit ſur-tout, fut de dévoiler la fourberie des prêtres des Stroukaras: il en fit ſurprendre pluſieurs dans des creux d'arbres où ils rendoient des oracles, & les expoſa au mépris & à la riſée publique.

Culte du grand Etre, & opinions de leurs Savants.

Le grand Être, qui, comme nous l'avons dit, eſt repréſenté dans le temple par un voile noir, a auſſi une fête qui lui eſt conſacrée: elle ſe

célèbre tous les ſept ans ; le temple eſt alors tendu de noir, les prêtres ſont couverts de crêpes, & les cérémonies durent pendant ſept nuits. On lui adreſſe des hymnes où l'on célèbre ſa puiſſance, & ſur-tout ſon incompréhenſibilité. Pendant cette ſolemnité, les ſavants ſe raſſemblent pour parler de ſa nature & de ſes ouvrages; comme Ariſtote, ils font la matière éternelle : mais il paroît qu'ils en font le grand Être, l'ordonnateur : il eſt uni d'une manière inſéparable à la matière ; avec les Philoſophes Grecs, Arabes, Indiens, ils ſuppoſent le monde univerſel, compoſé d'une infinité de ſoleils & de planètes, qui, après des révolutions, s'éteignent, ſe détruiſent & ſe reproduiſent ſous d'autres formes & par différents mélanges; qu'ainſi les globes, comme les animaux, les plantes, avoient leur jeuneſſe, leur virilité & leur vétuſté. Notre globe, qui, comme les autres, a eu un commencement, aura auſſi une fin : mais l'époque en eſt inconnue aux mortels. On ne connoît pas mieux

celle de ſa naiſſance. « Les Egyptiens » lui donnoient quatorze mille ans » d'antiquité, les Brames des Indes, » trente mille; les Chinois comptoient » quatorze ou quinze mille ans dans » l'ordre de la ſucceſſion de leurs » Rois ».

De la Langue des Sévarambes.

SÉVARIAS, prévoyant que ſes loix rendroient les mœurs de ſes peuples douces & réglées, voulut préparer leur langue à favoriſer ces diſpoſitions. Ce projet lui devint d'autant plus facile, que les Sévarambes ne s'étant point encore mélangés avec les autres nations, avoient conſervé le caractère primitif de leur langue, n'y avoient rien admis des idiômes étrangers qui altéraſſent ſes règles générales, & la chargeaſſent d'exceptions embarraſſantes : déjà douce & expreſſive dans ſes inflexions, parce que les peuples avoient de la ſenſibilité & de la vivacité, elle pouvoit le devenir encore davantage, en ſe ſaiſiſſant de ſon génie & en le dirigeant ſagement.

Ce fut ce que Sévarias fit en posant des règles simples & invariables, qui s'étendissent même sur les mots qu'on créeroit dans la suite, à mesure que de nouvelles idées l'exigeroient : ainsi, tandis que dans les langues modernes de l'Europe, chaque mot qu'on y ajoute, y jette une nouvelle confusion, parce que ce mot y est étranger par ses racines, par son orthographe, par sa prononciation & par les familles avec lesquelles il se mele ; dans la langue des Sévarambes, il n'est qu'un développement des principes du sage Sévarias, il tient toujours, par sa racine, à la famille d'où il émane ; & l'arbre généalogique, qui n'est jamais tronqué, ni surchargé de fruits étrangers, est aisé à remarquer, à détailler dans tous ses rameaux : ainsi, l'étranger, comme le naturel, peut, en peu de temps, connoître & apprendre cette langue.

Sévarias, en distinguant les lettres en voyelles & en consonnes, avoit porté leurs figures représentatives jusqu'à quarante : il distinguoit dix voyelles & trente consonnes ; par ce grand

nombre, il jettoit plus de variété dans les ſons, & par conſéquent plus d'harmonie dans la langue. Ces ſons ſont accommodés à la nature des choſes, & chacun d'eux ont leur uſage particulier : il y en a qui peignent la dignité & la gravité, d'autres la timidité ou la douceur, d'autres les grands mouvements & les grands effets de la nature & des paſſions, &c.

Les lettres ſont claſſées d'après la nature : ainſi, viennent d'abord les voyelles, diſtinguées en gutturales, palatiales, labiales ; les conſonnes ſont auſſi ſubdiviſées en gutturales, palatiales, nazales, gingivales, dentales & labiales. Comme celles des Grecs & des Romains, cette langue a des longues & des brèves, pour mettre plus d'harmonie & d'expreſſion aux mots : on ajoute même des notes pour mieux marquer les inflexions de la prononciation, & mieux caractériſer les impreſſions de l'ame.

Les verbes ont auſſi ce caractère diſtinctif, qu'on ne retrouve dans aucune langue ancienne & moderne, c'eſt que la terminaiſon diſtingue tout-

à-la-fois le temps, le mode, la personne & le genre.

Exemple.

Au masculin.

Ermana, J'aime.	Ermanach, tu aimes.	Ermanas, il aime.

Au féminin.

Ermané, J'aime.	Ermanech, Tu aimes.	Ermanés, Elle aime.

On sent combien une telle langue a d'avantages sur les autres pour la poésie, le discours & pour les sciences; tandis que l'esprit n'a point à lutter & à s'épuiser contre les difficultés de l'idiôme, il fait plus de progrès dans l'examen des objets, il entend plus promptement & plus nettement ce qu'on lui présente, & il le rend à son tour avec plus de facilité. Il doit en résulter plus de perfection dans les connoissances, & une poésie surtout bien plus parfaite, puisqu'elle n'est autre chose que l'art de peindre, par des mots, les objets sensibles &

intellectuels : avec de tels moyens, un peuple heureux, dont les moments de repos ne ſont point employés à gémir ſur les malheurs qui le menacent, a dû ſur tout cultiver le plus ſublime des arts; il a dû aimer entendre à chanter la nature, quand elle eſt toujours riante pour lui, quand il n'a jamais à ſouffrir des glaces & des frimats des hivers, des feux brûlants de la canicule; il a dû aimer à entendre célébrer la céleſte amitié, lorſqu'il vit avec des hommes que l'avarice & l'ambition n'ont point rendu faux, perfides & barbares; mais ſur-tout il a dû ſe plaire à ces chants qui rappellent les innocents plaiſirs de l'amour, les charmes de l'union de deux cœurs, quand l'orgueil & la cupidité ne guident point les amants au pied de l'autel de l'hyménée, quand la corruption des mœurs n'ont point appris à ſe jouer des ſerments les plus ſolemnels, à ſe montrer le corrupteur d'un ſexe foible, & le défenſeur de la fidélité violée.

Quinze ans s'étoient écoulés depuis l'arrivée de Siden dans ces heureuſes

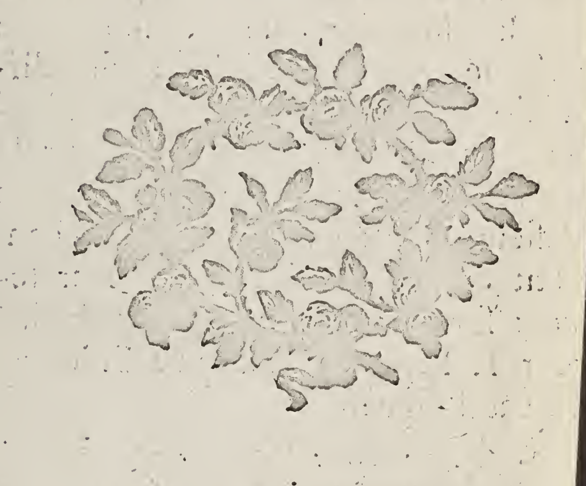
régions ; ſes jours & ceux de ſes compagnons avoient été tranquilles. Le bon air, une vie ſagement laborieuſe, l'éloignement des ſoucis que donne ailleurs la fortune & l'ambition, avoient fortifié leur tempérament : il ſembloit qu'ils euſſent rajeuni. La plupart étoient devenus pères, & Siden étoit du nombre; leurs enfants élevés comme ceux des Sévarambes, avoient auſſi été admis parmi les citoyens; cependant le ſouvenir de la patrie ſe retraçoit toujours à la mémoire de Siden : le temps augmentoit en lui le deſir de la revoir. Une ſombre mélancolie ſuccéda à ſon caractère naturellement gai, ſa ſanté s'altéra & fit craindre pour ſes jours. Preſſé par Calmiſas, un des principaux ſénateurs, de lui confier le ſujet de ſes peines, il lui dit : Hôtes généreux, depuis que la Providence m'a conduit dans vos contrées, je n'ai pas été un ſeul moment ſans avoir à la remercier des bienfaits dont elle m'a comblé; mais plus j'ai été heureux, plus j'ai dû ſoupirer pour les lieux qui m'ont vu naître : j'y ai laiſſé une épouſe chérie

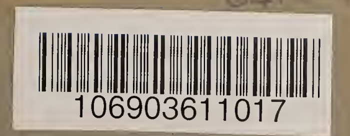
& des enfants : ils ſont privés de mes ſecours, & peut-être y gémiſſent-ils dans la misère, peut-être y éprouvent-ils ces beſoins affreux, dont vos mœurs heureuſes ne donnent pas d'idée. Hélas ! ſi je pouvois les revoir, je leur apprendrois que le Soleil éclaire une nation vertueuſe, où jamais l'infortune n'a fait répandre des larmes, où l'aiſance ne s'achète point au prix du ſang & de la honte, & je leur dirois, quittez des lieux qui ſouillent ſans ceſſe les crimes des hommes: venez ſous un autre ciel, couler des jours plus ſereins, où la tranquillité de l'ame donne une vie exempte de ces infirmités qui ailleurs aſſiègent les malheureux mortels. Je ſais, ô Calmiſas, que vos loix ne permettent qu'à un petit nombre de ſages, de ſortir de votre empire, pour aller voyager chez les autres peuples du monde : elles ont craint que des communications trop fréquentes n'altéraſſent votre heureuſe conſtitution ; elles ont craint qu'en faiſant connoître à nos nations avides, les régions que vous habitez, elles ne vinſſent y porter le trouble;

mais en m'accordant mon retour dans ma première patrie, je laiſſe parmi vous deux femmes auſſi vertueuſes que belles, des enfants qui manifeſtent déjà les douces inclinations que vous inſpirez à tous vos citoyens; j'y laiſſe mon cœur enchaîné par tant de témoignages répétés de confiance & d'amitié; enfin j'y laiſſe les ſerments de n'avoir plus d'autre patrie que celle des Sévarambes. Calmiſas, touché de la ſituation de Siden, & perſuadé de la vérité de ſes diſpoſitions, en rendit compte au Vice-Roi, qui d'abord s'oppoſa au deſir de Siden : mais preſſé par Calmiſas & pluſieurs ſénateurs diſtingués, il conſentit enfin à le laiſſer partir ſecrètement ſur le premier vaiſſeau deſtiné pour la Perſe. L'attente de Siden ne fut pas longue.

Il quitta Sévarende l'an 1671, repaſſa les montagnes par où il étoit venu, revit le pays de Sporounde & les lieux où il avoit débarqué. Enfin un vent favorable s'étant élevé, il mit à la voile, & arriva ſur les côtes de la Perſe,

après une traverſée de ſoixante-dix-huit jours ; de-là il alla à Hiſpahan, capitale des Perſans ; après avoir viſité une partie des principales villes de ce vaſte empire, il s'embarqua pour Smirne, dans l'intention de profiter du premier vaiſſeau Hollandois, & de revoir enfin ſa patrie.




106903611017